



Edgar Wallace
(Richard Horacio Edgar Freeman)

LA PORTE AUX SEPT SERRURES

(The Door with Seven Locks)
Adaptation de Lizzie Laroye

1930 (1926)

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

CHAPITRE PREMIER.....	4
CHAPITRE II	10
CHAPITRE III.....	13
CHAPITRE IV	19
CHAPITRE V.....	26
CHAPITRE VI	35
CHAPITRE VII.....	38
CHAPITRE VIII	46
CHAPITRE IX.....	50
CHAPITRE X	54
CHAPITRE XI.....	59
CHAPITRE XII.....	62
CHAPITRE XIII	66
CHAPITRE XIV	71
CHAPITRE XV	76
CHAPITRE XVI	81
CHAPITRE XVII	85
CHAPITRE XVIII.....	90
CHAPITRE XIX	96
CHAPITRE XX.....	102

CHAPITRE XXI	112
CHAPITRE XXII	119
CHAPITRE XXIII	125
Ce livre numérique :	127

Cet ebook a été fabriqué durant l'élaboration du catalogue : www.noslivres.net. Les Bourlapapey dédient donc cette présente édition numérique à Éric, Coolmicro et Jean-Yves.

CHAPITRE PREMIER

L'inspecteur Dick Martin venait de donner sa démission à Scotland Yard. Il venait d'hériter et méditait de consacrer ses loisirs à la rédaction de ses mémoires.

Pendant la dernière journée que Dick passa au service de la Sûreté de Londres, il fut chargé d'arrêter Liévin Pheeny, recherché pour le vol de la banque Helborough. Dick Martin découvrit le voleur dans un petit restaurant de Soho. Liévin finissait de déjeuner.

– Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il presque aimablement en prenant son chapeau pour sortir. Que je sois pendu, chef si je m'attendais à vous.

– L'inspecteur Sneed désire vous parler de l'affaire Helborough, répondit Dick.

Liévin Pheeny haussa les épaules. Son visage rusé et mobile exprima le dédain.

– Helborough, je ne suis pour rien dans cette histoire. À votre place, je l'aurais deviné. Mais que faites-vous encore dans la police, monsieur Martin ? On raconte que vous êtes devenu riche et que vous avez pris votre retraite ?

– En effet, riposta Dick Martin cordialement. Vous êtes mon dernier client, ma dernière pratique.

– Ce n'est pas une fin glorieuse, ricana Liévin. J'ai quelque chose comme quarante-cinq alibis, fonctionnant tous à merveille. Vous m'étonnez, monsieur Martin : vous ne pouvez ignorer que je ne fais pas sauter les coffres-forts, que je n'use ni du chalumeau ni de la dynamite et que les serrures seules sont ma spécialité ?

– Que faisiez-vous mardi soir, à dix heures ?

Le voleur se mit à rire :

– Si je vous le disais, vous ne me croiriez pas.

– Essayez pour voir, proposa le détective que les façons du vieux Pheeny amusaient. Je n'abuserai pas de votre confiance.

Liévin Pheeny ne répondit pas tout de suite. Il parut réfléchir aux dangers d'une trop grande sincérité. En fin de compte, il opta pour la franchise :

– Je m'occupais d'une affaire privée, avoua-t-il. Une affaire sur laquelle je ne tiens pas à insister. Une besogne pas propre, mais honnête.

– Était-ce bien payé ? demanda Dick.

– J'ai touché cent cinquante livres d'acompte. C'est incroyable, mais vrai. Je crochetai des serrures, jamais je n'en avais rencontrées de pareilles. Et il s'ajoutait à ce travail quelque chose de si répugnant, de si horrible, que je ne le recommencerais pas pour un coffre plein d'or. Vous pouvez rire. Mais je peux prouver que j'ai passé la nuit du mardi aux *Armes Royales*, à Chichester. Que j'étais à l'auberge, à huit heures pour dîner et à onze heures pour dormir. D'où il résulte, monsieur Martin, que vous pouvez laisser la banque Helborough à d'autres que moi. Je connais la bande qui a fait le coup. Vous la connaissez aussi, mais cela suffit...

Liévin Pheeny resta en prison pendant quelques heures, juste le temps qu'il fallait pour vérifier ses déclarations. Elles fu-

rent reconnues exactes. Pheeny avait logé aux *Armes Royales*, où il s'était inscrit sous son nom véritable. À onze heures et quart, avant que les voleurs eussent quitté la banque Helborough, l'innocent Pheeny montait se coucher à Chichester, un village situé à vingt lieues de Londres.

Liévin Pheeny fut donc relâché et Dick Martin l'invita à déjeuner sans façon. Entre le vrai détective et le voleur professionnel, il n'y a point de rancune. D'ailleurs Dick était aussi populaire parmi les hommes du milieu que parmi ses camarades de la police.

– Non, monsieur Martin, je ne vous dirai rien de plus, fit Pheeny avec bonne humeur. J'ai touché cent cinquante livres et j'en aurais eu mille si j'avais réussi. Vous ne devinerez jamais cette manigance-là. Vous pouvez donner votre langue au chat.

Dick Martin jeta au voleur un regard perçant :

– Allons, dit-il. Vous brûlez de me raconter votre histoire. N'hésitez plus.

Pheeny secoua la tête.

– Je ne veux dénoncer personne. Le type qui m'a employé ne vaut pas lourd, je ne l'admire guère, mais ce n'est pas mon affaire de *donner* les gens. Vous me mépriseriez, Dick Martin ? Seulement, je peux vous dire à peu près comment la chose est arrivée.

Liévin Pheeny avala son café brûlant et, repoussant sa tasse loin de lui, il commença :

– L'homme en question a eu des ennuis pour l'une et l'autre chose. Une nuit, il me rencontra, se présenta et j'allai chez lui...

Liévin s'interrompit et frissonna :

– Monsieur Martin, reprit-il, un voleur est d'ordinaire un homme propre. Relativement propre, cela s'entend. Voler c'est pour moi un jeu à deux joueurs : Pheeny et la police. S'ils me pincent, bonne chance pour eux. Si je parviens à battre la police, bonne chance pour moi. Mais il y a des saletés qui me répugnent. Quand le bonhomme me dit ce qu'il voulait de moi, je crus d'abord qu'il plaisantait. Comme il insista, j'eus l'idée de l'envoyer au diable. Seulement je suis curieux de ma nature, et c'était du neuf. Je finis donc par répondre *oui*. Remarquez et ne perdez pas de vue qu'il n'y avait rien de malhonnête. Il s'agissait simplement de jeter un coup d'œil sur quelque chose, de voir ce qu'il y avait derrière une porte. Hum ! Non, je ne veux plus ajouter un mot. Rien, à part ceci aucune serrure ne m'a jamais résisté, eh bien, ces serrures-là ont gardé leur secret !

– Un coffre-fort d'avocat ? suggéra le détective intéressé.

Mais Pheeny secoua la tête :

– Impossible, murmura-t-il.

Puis il changea de conversation et parla de ses projets. Il partait pour les États-Unis, où il comptait rejoindre son frère qui était un honnête entrepreneur en bâtiments.

– Nous quittons la partie ensemble, conclut Pheeny en souriant. Vous êtes un homme au-dessus de l'état de policier, monsieur Martin. Et je me sens trop gentleman pour rester plus longtemps voleur. Peut-être nous rencontrerons-nous plus tard, dans un monde où les fréquentations sont meilleures.

Dick Martin retourna à Scotland Yard.

– Je vais rédiger mon dernier rapport, pensa-t-il. Et puis, bonsoir.

Son chef immédiat, l'inspecteur en chef Sneed, reçut le rapport avec une ironie non dissimulée.

– Quel enfantillage, dit-il. Votre Liévin Pheeny est incapable de marcher droit. Il a le vol dans le sang et serait capable, après sa mort, de fracturer les portes du Paradis. Je suppose, Dick, que vous croyez avoir fini avec nous ? Il ne vous reste qu'à acheter un manoir et y mener l'existence fastueuse d'un lord qui chasse le renard et conduit des duchesses au bal. Belle vie, en vérité, pour un homme intelligent !

Dick Martin se contenta de sourire. Il n'aurait pas fallu insister beaucoup pour l'amener à retirer sa démission, malgré son espoir d'être bientôt rentier et auteur célèbre.

Sneed se carra dans son fauteuil. C'était un gaillard d'une corpulence énorme et toujours plongé, semblait-il, dans une espèce de demi-sommeil. Il soupira :

– Comme l'argent vous gâte un homme... Il est vrai que, si j'héritais à mon tour d'une grosse fortune, je n'aurais plus envie de travailler non plus.

Alors ce fut au tour de Dick de plaisanter.

– Vous n'avez jamais envie de travailler, Sneed. Vous êtes incontestablement l'homme le plus paresseux de Scotland Yard, de Londres, voire du monde entier.

Le gros homme leva sur Dick Martin un regard chargé de reproches :

– Insubordination ! dit-il. Vous ne nous quittez que demain. Appelez-moi « Monsieur » et soyez respectueux. Cela me chagrinerait de devoir vous rappeler que vous n'êtes qu'un pâle sous-inspecteur, tandis que je suis près d'être promu commissaire. Je ne suis pas paresseux, je suis nonchalant : c'est une sorte d'élégance.

– Bah ! vous êtes assez riche pour aller vous reposer si vous en avez envie.

Sneed frotta son triple menton d'un air perplexe. Il prit un papier bleu qui traînait sur son bureau.

– Demain, déclara-t-il, vous ne serez plus qu'un simple bourgeois, mais aujourd'hui, vous avez encore l'honneur d'être mon esclave. Allez tout de suite à la Bibliothèque Bellingham, il y a une plainte pour livres volés.

Dick Martin se récria. Mais Sneed l'arrêta d'un geste.

– Ce n'est pas très palpitant, je l'avoue, dit-il, mais il faut bien que l'enquête soit faite. La *kleptomanie* est la menue monnaie de notre métier ; c'est juste ce que l'on peut confier à un monsieur qui se prépare à tout lâcher. Au revoir, Dick...

CHAPITRE II

En vérité, l'inspecteur en chef Sneed déplorait le départ imminent de Dick Martin.

Dick, un des plus fins limiers du Scotland Yard, s'était spécialisé dans la chasse aux voleurs ; métier subtil auquel la plus étrange des éducations semblait l'avoir prédestiné.

Dick avait été élevé au Canada, où son père était directeur de prison. Papa Martin avait des idées originales sur la manière d'éduquer les enfants, comme sur la manière de conduire les détenus. Son opinion était que l'on ne pervertit point ce qui est bon et que l'on ne corrige jamais ce qui ne vaut rien. Aussi voyait-il sans crainte son fils unique fréquenter ses plus redoutables pensionnaires. C'était comme une gageure ! Dick était le petit roi des préaux ; avant de connaître sa table de multiplication, il savait proprement débarrasser une cravate de son épingle. Pierre Dubois, condamné à perpétuité, lui apprit à ouvrir toutes les portes avec une simple épingle à cheveux. Et le fameux Andrewski, le pirate des casinos, qui venait à la prison plus souvent qu'à son tour, fabriqua un jeu de cartes biseautées, en miniature, exprès pour perfectionner l'enfant dans l'art difficile d'aider et de corriger le hasard.

Dick perdit sa mère. Alors sa famille, mise au courant, s'épouvanta des dangers auxquels l'insouciance – ou les profonds calculs – de son père l'exposaient. Mais le colonel Martin, comme on l'appelait, s'entêtait dans son système. – Rien à re-

douter, affirmait-il. Tout profite à celui qui est né honnête homme. Dick n'en saura jamais assez sur les fripons ; puisqu'il est destiné, comme moi, à entrer dans la police. Plus tard, il connaîtra le prix de ce qu'on lui enseigne aujourd'hui.

Il faut croire que le père Martin avait raison, puisque Dick était devenu, en quelques années, l'inspecteur le plus aimé et le plus adroit de Scotland Yard.

Au moment où Dick allait sortir des locaux de la police, il fut rejoint par l'inspecteur Davids.

– Bonjour, Dick, dit le nouveau venu. Vous nous quittez donc définitivement demain ? Quel dommage que vous ayez hérité, de tous *ces argents* ! Nous perdons un homme de valeur, soit dit sans flatterie.

Dick eut un sourire embarrassé :

– Je commence à croire, reconnut-il, que j'ai fait une sottise.

Le vieux Davids approuva de la tête :

– Je suppose, dit-il, que vous avez des projets ? Entreprenez n'importe quoi, mais pour l'amour du ciel, n'ouvrez pas une agence privée. Dans les romans, les détectives privés font des choses étonnantes. Dans ta réalité, leur rôle se borne à préparer les divorces ou à découvrir des appartements vacants. Quelqu'un me demandait tout à l'heure si je pouvais recommander... ?

Davids s'arrêta au milieu de sa phrase, parut réfléchir, puis il reprit :

– Au fait, je me demande ?... Connaissez-vous maître Havelock, l'avocat ?

– Pas du tout.

– C'est un homme en vue. Son étude est quelque part du côté de Lincoln's d'Inn Fields. Vous trouverez l'adresse exacte dans l'annuaire du téléphone. Il cherche...

Davids s'arrêta encore une fois. Il se frappa le front.

– Curieux tout de même, dit-il, que je n'y ai pas pensé plus tôt. Il me demandait quelqu'un pour l'aider et vous êtes précisément l'homme qu'il faut. Quelqu'un qui serait dans la position d'un détective indépendant, sans avoir les défauts et les ridicules de ces *messieurs*.

– Mais de quoi s'agit-il ? demanda Dick. Je ne veux pas reprendre le collier pour une bagatelle.

– Peut-être d'un simple entretien. Vous me rendriez service, Dick, en allant voir maître Havelock, de ma part. Il s'agit, je crois, d'un client qui lui cause des ennuis. Oui, un réel service... Vous pourrez toujours refuser l'affaire si elle ne vous convient pas.

La perspective d'entreprendre une nouvelle enquête ne souriait guère à Dick Martin, mais comment refuser ? Autrefois, à ses débuts, l'inspecteur Davids l'avait protégé et aidé de ses conseils. À son tour, il était heureux d'obliger le bonhomme.

– J'irai, promit-il.

– À la bonne heure, s'écria Davids en lui serrant les mains. Je vais téléphoner à Havelock tout de suite, pour lui annoncer votre visite. Je souhaite que vous vous entendiez avec lui.

– Espérons-le, accorda Dick sans s'engager davantage.

CHAPITRE III

À Londres, la Bibliothèque Bellingham n'est connue que de quelques rares initiés. On y peut consulter des ouvrages scientifiques introuvables partout ailleurs qu'au *British Muséum*. L'immeuble comporte quatre étages, dont les rayons sont encombrés de lourds volumes de philosophie allemande et d'innombrables traités de biologie et de physique.

John Bellingham qui, vers la fin du XVIII^e siècle fonda cet antre de la science – d'où l'imagination et la poésie sont sévèrement exclues – avait spécifié, dans son testament que « deux femmes intelligentes, de condition modeste de préférence feraient partie du personnel ».

Cette clause ayant été scrupuleusement respectée jusqu'à nos jours, Dick Martin fut reçu à la bibliothèque par une jeune personne qui répondait autant que possible aux désirs du testateur original. Elle y ajoutait même une certaine beauté et beaucoup de bonne grâce qui, pour n'être point exigées par John Bellingham, n'en étaient que plus appréciables.

– Je suis envoyé par Scotland Yard, annonça Dick. Il paraît qu'on vous a volé des livres ?

Pendant qu'il parlait, il regardait distraitement autour de lui. Il s'intéressait peu aux femmes, fussent-elles intelligentes et de condition modeste. Pourtant il remarqua que celle-ci était vêtue de noir et qu'elle avait de beaux cheveux châtons, à reflets

d'or et coupés en franges sur le front. Il pensa vaguement que cette coiffure, d'ailleurs gracieuse, était le signe distinctif et le privilège des jeunes bibliothécaires de Londres.

– Oui, dit la jeune fille, un livre a été volé ici même, dans cette pièce, pendant que j'étais sortie pour déjeuner. L'ouvrage n'a pas grande valeur : *La Morphologie générale*, de Haeckel.

Elle tendit une fiche à Dick. Celui-ci demanda :

– Qui était ici pendant votre absence ?

– Mon aide, M^{lle} Hedy.

– Il est venu des abonnés entre temps ?

– Plusieurs, répondit l'employée. J'ai leurs noms ; on ne peut les soupçonner. Le seul visiteur à mettre à part est un docteur italien, M. Staletti. Il est venu s'informer du prix d'un abonnement.

– A-t-il donné son nom lui-même ?

– Non, c'est Hedy qui l'a reconnu. Elle avait vu son portrait dans un journal. Staletti est un homme célèbre. Comment se fait-il que vous ne le connaissiez pas ?

– Et pourquoi donc le connaîtrais-je, ma pauvre enfant ? demanda Dick avec une pointe de mauvaise humeur.

Elle riposta du tac au tac :

– Et pourquoi êtes-vous si ignorant, mon pauvre garçon ?

Alors elle parut sortir de l'ombre et Dick, étonné, découvrit brusquement qu'une jeune fille peut être digne parfois d'attirer l'attention d'un détective, même d'un inspecteur supérieurement noté à Scotland Yard. Celle-ci avait des yeux gris, au regard limpide, un petit nez droit et une bouche bien dessinée. C'était incontestablement une très jolie personne, dont la chevelure de bronze mêlé d'or avait une teinte précieuse et rare.

– Je vous demande pardon, balbutia l'inspecteur. Je ne voulais pas vous offenser. À vrai dire, cette histoire m'agace un peu. Je quitte la police demain.

– Messieurs les voleurs pavoiseront, dit-elle avec politesse.

– Vous avez le sens de l'humour, répondit Dick, je vous remercie du compliment. Voulez-vous mettre le comble à vos bontés en me donnant quelques renseignements sur le signor Staletti ? Ce nom, je le répète à ma confusion, ne me dit rien.

– Et vous êtes le fameux Dick Martin ? railla-t-elle. Sur quoi donc repose votre réputation ?

Il leva les mains :

– Je me rends ! s'écria-t-il. Et maintenant que vous m'avez bien remis à ma place, me direz-vous ce que je veux savoir ?

– Je ne sais pas grand'chose. Le livre était là à deux heures, à deux heures et demie il n'y était plus.

– Mais qui est Staletti ?

Elle hocha la tête.

– Voilà pourquoi je m'étonnais de votre ignorance. Miss Hedy affirme que Staletti est connu de la police. Voulez-vous voir son livre ?

– Comment, il est l'auteur d'un livre ?

Elle se leva, sortit et revint bientôt avec un mince volume relié en toile.

Dick prit le livre et lut le titre :

Nouvelles Réflexions sur la Biologie constructive et composée.

Il demanda :

Qu'est-ce que la police vient faire là-dedans ? Écrire un livre, même sur la biologie constructive, n'est pas un délit ?

– Je n'en sais trop rien, dit-elle. Mais ce n'est pas pour avoir composé cet ouvrage que Staletti a été inquiété dans le temps. Si j'ai bien compris, il s'agissait de vivisection ou de quelque autre horreur de ce genre.

– Mais quel est au fond le sujet des réflexions de Staletti ?

– Il pense que les êtres humains vivent mal. Qu'ils feraient mieux de renoncer à la civilisation et de vivre dans les bois, à l'état naturel en croquant des noisettes.

– Ah ! oui, l'homme de la nature : des blagues de végétarien.

– Ça ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe, dit-elle. La perte de ce bouquin d'Haeckel n'a aucune importance. Il est déjà remplacé. Si notre secrétaire était moins agité, il n'aurait pas alerté la police pour une bagatelle. Parlons d'autre chose. Je n'ai jamais eu la chance de rencontrer un vrai détective ; si vous étiez aimable, vous me raconteriez votre dernière enquête une de ces histoires mystérieuses qui empêchent les gens de dormir.

– Je ne suis pas en verve, répliqua Dick. Faites-moi encore la charité d'un renseignement. Où habite ce Staletti ?

Elle reprit le livre et l'ouvrit à la première page :

– Gallons Cottage, annonça-t-elle, dans le Sussex. Voyez, il suffit de savoir lire...

– Je constate, dit l'inspecteur sur un ton légèrement vexé, que ma présence vous amuse. J'aime mieux cela que de vous ennuyer.

– Excusez-moi, répondit-elle en rougissant un peu. Les distractions sont rares à la bibliothèque Bellingham. Vous avez sans doute raison de croire que Staletti est l’auteur du larcin. C’est une affaire ridicule. Si j’avais été ici, aucune fuite n’eût été possible, car j’ai les yeux partout...

Elle s’arrêta net de parler. Le volume de Staletti, encore posé sur la table une minute auparavant, venait de disparaître.

– L’avez-vous escamoté ? demanda-t-elle à Dick.

Il rit :

– Me l’avez-vous vu prendre ?

– Certes non, mais il me semble bien qu’il était là, il y a un instant.

Dick Martin tira le livre d’une des poches de son pardessus.

– Le voici, railla-t-il. J’aime beaucoup les personnes clairvoyantes qui ont les yeux partout.

– Incroyable ! s’écria-t-elle. Comment avez-vous fait ?

– Un de ces jours je reviendrai exprès pour vous l’apprendre, conclut Dick en se redressant.

Et il partit d’un air vainqueur, enchanté d’avoir gagné la dernière manche contre cette jeune personne malicieuse qui, incontestablement, s’était moquée des détectives en général et de maître Dick Martin en particulier.

Seulement à quelques pas plus loin, dès qu’il fut dans la rue, il sentit diminuer sa superbe. Tout malin qu’il était, il avait oublié de demander à la bibliothécaire comment elle se nommait.

Sybille Lansdown avait suivi l’inspecteur des yeux pendant qu’il s’éloignait. Au premier abord, Dick lui avait déplu. Elle n’aimait pas les gens trop satisfaits d’eux-mêmes. Mais jusqu’à

quel point le jeune homme méritait-il ce reproche ? Dick Martin paraissait honnête et spirituel. Les hommes de cette espèce sont assez difficiles à trouver pour qu'on apprécie ceux qui se présentent.

CHAPITRE IV

Dick était intrigué, au point de désirer une nouvelle rencontre avec Sybille ; mais il fallait trouver une raison plausible.

Il sortit sa petite Buick du garage, attendant à son domicile, et partit pour Gallons Hill. L'endroit n'était pas facile à découvrir : n'étant pas marqué sur la carte routière et n'ayant qu'une signification locale. Aux abords du manoir de Selford, Dick rencontra un terrassier qui lui apprit que le cottage bordait la grand'route, à dix milles de là.

Il était déjà tard dans l'après-midi quand le détective arrêta sa voiture devant le mur en ruine et la barrière délabrée, derrière lesquels se cachait la demeure du docteur Staletti. Un chemin tortueux, encombré de mauvaises herbes y conduisait. C'était une vieille maison, d'un aspect abandonné et sinistre.

Comme il n'y avait pas de sonnette, Dick frappa à la porte. Il attendit pendant cinq minutes avant d'entendre quelque bruit à l'intérieur. Enfin un pas traîna sur le plancher nu, une chaîne remua et l'huis s'entr'ouvrit.

Bien qu'accoutumé aux rencontres extraordinaires, Dick demeura stupéfait devant le personnage qui apparut dans l'étroite ouverture. Il avait une figure étonnante, toute jaune, toute ridée, éclairée par deux yeux vifs, au regard sournois et cruel. Une barbe hirsute, poivre et sel, tombant jusqu'à la ceinture, des vêtements sordides, un bonnet grec crasseux, complé-

taient cet ensemble pittoresque mais peu engageant. Dick Martin se ressaisit :

– Le docteur Staletti ? demanda-t-il.

– C’est mon nom.

La voix sonnait malveillante, alourdie par un accent étranger. Le docteur continua sur le même ton :

– Désirez-vous me parler ? C’est curieux, je ne reçois jamais de visites...

Il tourna la tête et parla à quelqu’un qui se tenait derrière lui, dans l’ombre. Le détective entrevit un jeune homme vêtu d’un costume tout neuf et assez élégant. À la vue de Dick, l’inconnu eut un geste de recul.

– Eh ! bonjour, Thomas, raila Dick. Quel heureux hasard de vous rencontrer ?

Staletti étouffa un juron. Il ouvrit la porte toute grande.

Thomas Cawler faisait vraiment plaisir à voir. Dick Martin l’avait souvent rencontré, dans des circonstances et des états de fortune fort opposés les uns aux autres. En ce moment, il semblait dans un état prospère. Son linge éblouissait et son complet venait sûrement d’un bon tailleur de West-End.

– Salut, monsieur Martin, dit Thomas nullement intimidé. Je venais rendre visite à mon excellent ami le docteur Staletti.

Dick le félicita.

– Vous respirez l’aisance, mon garçon. Que faites-vous à présent ?

Thomas prit un air résigné.

– J’ai une bonne situation maintenant, et tout ce qu’il y a de plus honnête. Quant à ce que vous pensez, c’est fini pour moi. Au revoir, cher docteur.

Thomas descendit dans le jardin et fit mine de s’éloigner.

– Minute, Thomas, j’ai deux mots à vous dire, annonça Martin. Attendez-moi pendant que je termine avec le docteur Staletti.

L’homme hésita et parut consulter Staletti du regard.

– Très bien, accorda-t-il, mais ne me faites pas poser trop longtemps. J’ai à faire.

Et il ajouta, en forçant la voix et en appuyant un peu trop sur les mots pour que cela parût naturel :

– Merci pour les remèdes, docteur. J’espère que cela me guérira.

– Un peu gros, pensa Dick.

Il suivit Staletti dans l’antichambre.

– Vous êtes de la police ? s’écria le docteur, quand Dick lui eut montré sa carte. C’est réellement bizarre ! La police n’est plus venue ici depuis une éternité. Que d’histoires pour un savant qui fait des expériences sur de jeunes chiens. Que désirez-vous ?

Dick expliqua l’objet de sa visite. Staletti répondit aussitôt :

– Mais j’ai ce livre en ma possession. Il était à ma portée, j’en avais besoin, je l’ai pris.

– Mais, protesta le détective étonné, on ne peut s’emparer de la propriété d’autrui sous prétexte qu’on en a besoin.

– C’est une bibliothèque publique, je pense, à Bellingham ? Ils prêtent des livres, n’est-ce pas ? Alors je l’ai emprunté. Je ne

me suis pas caché. Il n'y a aucune espèce de larcin. J'ai mis le volume sous mon bras et je suis sorti. Maintenant que j'ai fini de lire l'ouvrage, il peut retourner à sa place. Haeckel est un crétin. Ses conclusions sont absurdes !

Staletti haussa les épaules et se mit à rire en dedans, en imitant à s'y méprendre le croassement d'un corbeau.

Il s'éloigna pendant une seconde et revint avec le corps du délit. Dick prit le volume et tâcha, par quelques mots appropriés, de donner au docteur une idée plus exacte du fonctionnement des bibliothèques municipales. L'autre reçut la leçon sans broncher.

Dick retrouva Thomas Cawler faisant les cent pas dans le jardin de Staletti.

– Cawler, dit-il, je désire que vous me donniez un renseignement. Staletti est-il votre ami ?

– C'est mon docteur. Il me soigne.

Thomas Cawler n'avait pas l'air bien méchant. Ses grands yeux bleus respiraient l'innocence. C'était, parmi les habituelles victimes du policier, un de ces polissons que Dick traitait avec mansuétude. Thomas avait acquis une certaine notoriété comme voleur d'automobiles. Il ne pouvait voir une auto vide, stationnant quelque part, sans avoir envie de sauter dedans et de filer en première vitesse. Non, c'était plus fort que lui ! Deux fois déjà, il avait été pincé, la main au volant, par Dick lui-même qui en ce moment le questionnait avec sa douceur habituelle :

– Voyons, Thomas, entre nous ?

– J'ai une situation tout à fait régulière, je le répète, assura Thomas Cawler. Je suis chauffeur chez M. Bertrand Cody. Je suis devenu tellement honnête que je ne volerais même pas un œuf pour sauver ma vie.

– Où demeure ce M. Cody ?

– À Weald House. Ce n'est qu'à quelques milles d'ici. Oh ! vous pouvez y aller, si vous voulez.

– Connaît-il votre passé ?

– Certainement. Je ne lui ai caché aucune de mes peccadilles. M. Cody affirme que je suis le meilleur chauffeur de la contrée.

Dick examina le voleur « rangé des voitures » (c'était le cas de le dire) de la tête aux pieds.

– Est-ce là votre livrée ? demanda-t-il, faisant allusion au complet super-chic de Thomas Cawler.

– Je pars en vacances, expliqua Cawler. Mon patron est très loin. Voici son adresse, si vous la voulez :

*Aux bons soins de Bertrand Cody Esq.,
Weald House,
South Weald,
Sussex.*

Il ajouta :

– Ils me traitent comme un lord. De plus aimables patrons que M. et M^{me} Cody, il n'en existe pas.

– Admirable, accorda le détective. Pardonnez-moi mon indiscretion, Thomas. L'expérience m'a appris qu'il ne faut pas trop se fier au *repentir* de nos amis. Tout le monde veut quitter la partie à présent, c'est une épidémie. Au revoir.

Dick Martin rentra seul à Londres. À son grand ennui, il y arriva une demi-heure après la fermeture de la bibliothèque Bellingham.

Il était trop tard également pour voir M^e Havelock, l'avocat de Lincoln's Inn Fields, ce dont il était moins fâché.

L'idée de cette rencontre ne lui souriait guère. Une nouvelle enquête contrariait son plan de vacances, déjà tracé entièrement. Il comptait passer un mois à Paris avant de se mêler à ses mémoires et son étude sur les *Voleurs et leurs Méthodes*.

Il aurait le loisir d'y travailler. Sneed, en parlant de son gros héritage, n'était pas loin de la vérité. Cette fortune lui arrivait d'un oncle d'Amérique – il en existe – riche fermier de l'Alberta. Cependant, en donnant sa démission, Dick Martin avait moins songé à son repos qu'aux avantages qu'en retireraient quelques-uns de ses camarades, qui attendaient de l'avancement. Il n'était que juste qu'il cédât la place à des amis moins fortunés que lui, mais parfois il se demandait si – au bout de quelques mois d'inactivité – l'ennui ne le guettait point ? Ce métier de détective lui était entré dans l'âme et le sang : un art que l'on exerce plutôt par amour, par passion que dans l'espoir d'une récompense ou d'un profit quelconques.

Dick s'apprêtait à rentrer chez lui, lorsqu'il entendit qu'on l'appelait. Liévin Pheeny traversait la rue. Pheeny, d'ordinaire si flegmatique, semblait sous le coup d'une émotion extraordinaire.

– Puis-je vous parler ? demanda-t-il d'une voix haletante.

– Certainement, accorda Dick. Est-il arrivé quelque chose ?

Pheeny regarda autour de lui avec inquiétude.

– Je ne sais pas, bredouilla-t-il. Je suis filé.

– Pas par la police, je pense ?

– La police ? Je m'en moquerais. Non, c'est le type..., celui dont je vous ai parlé hier. Il y a quelque chose que j'ai omis de vous révéler. Pendant que je travaillais, cet homme maniait un revolver, caché dans la poche de son pardessus. Je m'en suis

aperçu sans qu'il s'en doutât. Je me rendis compte que j'étais en danger de mort. Si j'avais réussi à ouvrir cette porte, mon affaire était réglée et je n'aurais certes jamais touché les mille livres. J'ai inventé un prétexte pour sortir. Une fois dehors, j'ai pris la fuite. Mais j'ai été poursuivi par quelque chose. Quoi ? Une espèce de bête ?... Et je n'étais pas armé ! Je ne le suis jamais, parce que cela indispose le juge quand, par malchance, on se fait pincer.

Tout en parlant, ils étaient arrivés devant la porte de Dick Martin. Sans y être invité, le voleur suivit le policier chez lui.

Dick conduisit l'homme dans son bureau. Il ferma la porte soigneusement.

– Liévin, dit-il, cessez de tourner autour de la question. Que faisiez-vous mardi soir ?

– J'essayais d'ouvrir une tombe, dit Pheeny à voix basse.

CHAPITRE V

Il y eut une minute de silence. Dick regardait l'homme, doutant de ce qu'il venait d'entendre.

– Ouvrir la tombe d'un mort ? Qu'est-ce que cela signifie ? Asseyez-vous, Pheeny, et dites-moi ce que vous savez ?

– Je ne peux pas, j'ai trop peur ! gémit Liévin. C'est un homme infernal. J'aimerais mieux avoir affaire au diable en personne, qu'à lui une nouvelle fois.

– Qui est-ce ?

– Non, je ne peux pas le dire, s'obstina le voleur. Plus tard, peut-être. Si je pouvais trouver un endroit où je sois tranquille et à l'abri, je mettrais tout cela sur le papier, pour le cas où il m'arriverait quelque chose.

Dick, qui connaissait Pheeny, depuis des années – l'ayant surveillé en Angleterre et au Canada – était stupéfait de voir un gaillard de cette trempe dans un pareil état de dépression et d'énervement.

– Allons, dit le policier, avalez un verre de whisky et restez chez moi. Je vous laisserai seul ; vous pourrez écrire votre histoire à votre aise et je ne demanderai pas à la lire. Ici vous serez en sûreté, plus que partout ailleurs.

Dick allait sortir, lorsqu'il fut appelé au téléphone. Une voix inconnue demanda :

– Allô, c'est bien monsieur Martin, de Scotland Yard ?

– Oui.

– Je suis M^e Havelock. Pouvez-vous encore venir chez moi ce soir ?

– Certainement, accorda Dick. Où demeurez-vous ?

– Rue des Acacias, 907, Sint John's Wood, c'est à deux pas de chez vous. Avez-vous dîné ?... Je le craignais. Venez, si vous le voulez bien, prendre le café avec moi ?

Avant de s'éloigner, Dick Martin donna congé à sa femme de charge, pour la soirée, afin de laisser Pheeny seul dans l'appartement. Un quart d'heure après il sonnait à la porte d'une maison de belle apparence, entourée de jardins.

Un maître d'hôtel bien stylé le débarrassa de sa canne et de son chapeau, avant de l'introduire dans la salle à manger, où M^e Havelock terminait son repas. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand et plutôt maigre. Il avait le front têtue, la mâchoire carrée et, en somme, l'air assez brutal. Mais ses yeux doux et clairs, brillant derrière des lunettes cerclées d'écaïlle, le rendaient plutôt sympathique.

Il se leva à demi pour saluer son hôte.

– Monsieur Martin ? Je suis heureux de vous voir chez moi. Que voulez-vous boire ? J'ai ici un porto digne des caves royales ! Walters, servez M. Martin et laissez-nous.

M^e Havelock regarda le jeune homme fixement :

– Ainsi vous êtes détective ? On m'a raconté que vous quittez la police demain ?... Et que vous cherchez à occuper vos loi-

sirs ? Eh bien, j'ai peut-être votre affaire : une enquête qui, si vous la menez à bien, m'éviterait beaucoup de tracas...

L'avocat se leva et se mit à marcher de long en large. Il parlait vite et fort, avec de grands gestes, comme s'il eût été au prétoire :

– Je suis avocat. Vous connaissez sans doute mon nom, bien que je ne sois jamais allé en aucun tribunal correctionnel ? Je m'occupe uniquement des intérêts des grandes compagnies et de quelques propriétaires terriens. Je suis l'homme d'affaires de lord Selford. Je voudrais de tout mon cœur qu'il n'en fût rien. Le défunt lord Selford était un maniaque, un demi-fou, comme la plupart des Selford l'ont été depuis des générations. Or, lord Selford m'a institué son exécuteur testamentaire et le tuteur de son malheureux fils. Connaissez-vous *Selford Manoir* ?

Dick sourit :

– C'est curieux, j'y étais tout à l'heure. Mais j'ignorais l'existence du château et celle du dernier des Selford. Est-ce là qu'il habite ?

– Non ! s'écria Havelock avec humeur. Il n'habite nulle part. Le fils est aussi détraqué que l'était le père. C'est un nomade. Jamais il ne reste plus de deux jours au même endroit. Nous l'appelons Pierce pour le distinguer du vieux lord. Eh bien, voilà dix ans que Pierce se promène de ville en ville, de pays en pays, de continent en continent. Il n'est revenu en Angleterre qu'en de très rares occasions, et voilà quatre ans que je ne l'ai plus vu...

Havelock appuya sur ces derniers mots. Puis il reprit :

– Il faut, monsieur Martin, que je vous raconte son histoire, si nous voulons y voir clair. Quand lord Selford mourut, Pierce avait six ans. Il n'avait plus de mère ni de proches parents. Je ne pus donc passer ma responsabilité à personne. L'enfant était délicat. Je le mis au lycée à huit ans, mais il me

supplia de l'en retirer. Je lui trouvai un précepteur. Son instruction insuffisante ne lui permit pas de passer l'examen d'entrée à l'Université de Cambridge. Alors je l'expédiai à l'étranger, pour voyager avec son précepteur. Quelle funeste idée j'ai eue là ! C'est depuis que la folie ambulatoire l'a pris et qu'il me donne d'affreuses inquiétudes. Je ne le vois plus. Plus d'autres nouvelles que, de temps à autre, un télégramme pour réclamer des fonds.

– La situation financière ?... voulut demander Dick.

Mais Havelock l'arrêta aussitôt :

– Ce n'est pas là l'objet de mes soucis. Pierce est très riche et majeur. Il est, à présent, âgé de vingt-quatre ans. Je n'ai pas à compter avec lui. Non, ce que je redoute, c'est un accident, une maladie. Ou encore les fréquentations dangereuses. Je voudrais exercer sur lui une espèce de surveillance, sans qu'il s'en doutât. Enfin je désire que vous alliez en Amérique, la semaine prochaine. Vous y verrez lord Selford. Sans lui dévoiler que c'est moi qui vous envoie, vous ferez sa connaissance. N'oubliez pas qu'il voyage sous le nom de *John Pierce*. Ne mêlez pas la police américaine à votre enquête. Pierce se déplace très rapidement. L'essentiel, pour moi, est de savoir : 1^o si Pierce n'a pas contracté quelque mésalliance ; 2^o s'il agit de son propre chef ; 3^o si l'argent dépensé l'est à son seul profit ? Dernièrement il m'a fait savoir qu'il avait placé des fonds dans une banque sud-africaine : c'est à vérifier. Voyez, monsieur Martin, si cela peut vous convenir ?

Dick sourit :

– Cela pourrait être des vacances fort agréables. Mais combien de temps durera cette poursuite ?

– Peut-être quelques mois, peut-être quelques semaines. Cela dépendra de vos rapports qui devront m'être télégraphiés. Je dispose de fonds considérables et puis vous permettre de ne

pas regarder à la dépense. En plus, je vous donnerai de beaux honoraires.

– Quand devrai-je partir ? demanda le détective.

– Mercredi prochain, par la *Cunard line*. Pour l’instant, Pierce est à Boston. Mais il m’a annoncé qu’il se rendait à New-York, où il descendra au *Commodore*.

– Une question, fit Dick :

Quelle raison avez-vous de craindre que Selford ait pu contracter une « union indésirable » ?

– Aucune bien fondée, avoua Havelock. Ce n’est qu’une appréhension entre mille. Si vous êtes assez adroit pour gagner la confiance de Pierce, il faudra lui faire admettre qu’il doit rentrer en Angleterre, pour reprendre sa place à la chambre des pairs. Ensuite qu’il passe la saison à Londres. Il est grand temps qu’il se marie et que j’en sois débarrassé. Puis *Selford Manoir* tombe en ruines faute d’habitants.

Il est nécessaire, conclut l’avocat d’un air singulier, que le dernier de Selford y revienne. Ne fût-ce que pour y être entermé !...

* * *

Il était neuf heures et demie du soir quand Dick Martin quitta l’avocat. La nuit d’octobre était noire et froide. Dick rentra chez lui à pied, en méditant sur la proposition de M^e Havelock. La besogne proposée n’était pas ordinaire. Cependant elle semblait, de prime abord, assez aisée. Une sorte de Tour du Monde en 80 jours, où il jouerait le rôle du policier Fix courant après un nouveau Philéas Fog.

Dick trouva son logement plongé dans l'obscurité. Pheeny s'était esquivé. Cependant il avait laissé, sur la table, quelques feuillets de papier et un stylo. Il avait peut-être l'intention de revenir ?

Dick l'attendit en vain jusqu'à deux heures du matin. Le voleur avait apparemment changé d'idée ?

Le lendemain, Dick se présenta à la bibliothèque, avec le livre volé sous le bras. La jeune fille, à son entrée, se mit à rire doucement.

– Voici le volume, annonça-t-il. Il a été emporté par un étranger qui ignore nos usages.

– Vous êtes fort, monsieur Martin, dit-elle. Comment avez-vous fait ?

– Par déduction, expliqua-t-il gravement. Je savais que l'homme était étranger, parce que vous me l'avez dit. J'ai deviné son adresse, parce que vous me l'avez donnée. Et je suis entré en possession du livre, parce que je suis allé le chercher.

Il n'y avait pas lieu de s'attarder à la bibliothèque. Dick, cependant, sous divers prétextes, trouva moyen d'y passer une bonne partie de la matinée. Il annonça à la jeune fille qu'il quittait la police et qu'il comptait s'embarquer bientôt pour l'Amérique.

– Mais, s'écria-t-elle, seriez-vous l'homme que M^e Havelock envoie à la recherche de mon parent ?

– Votre parent ? demanda-t-il stupéfait. Lord Selford est de votre famille ?

Elle acquiesça.

– C'est un cousin à la mode de Bretagne. Mon père et lui étaient cousins sous-germains. Nous dînions avec M. Havelock

l'autre soir, ma mère et moi. Il nous disait qu'il cherchait quelqu'un pour rattraper Selford.

– L'avez-vous jamais rencontré ? demanda Dick.

Elle secoua la tête.

– Non, mais ma mère l'a connu quand il était petit garçon. Je crois qu'elle l'a vu une fois. Son père était une horreur. Je suppose que M. Havelock vous l'a dit. Ai-je deviné juste et partez-vous à sa recherche ?

– C'était la mauvaise nouvelle que j'essayais de vous annoncer, déclara-t-il.

À ce moment, leur tête-à-tête fut interrompu par l'arrivée d'un vieillard.

Dick devina que c'était le secrétaire de la bibliothèque. Il s'en alla et retourna à Scotland Yard, pour voir le capitaine Sneed, qu'il n'avait pu joindre le matin. Sneed écouta sans faire de commentaires, l'extraordinaire histoire de Liévin Pheeny.

– On dirait un mensonge ; et tout ce qui ressemble à un mensonge en est généralement un, dit-il. Pourquoi Pheeny n'est-il pas resté, s'il avait cette chose sur la conscience ? Et qui était celui qui le poursuivait ? Avez-vous vu quelqu'un ?

– Personne, avoua le détective. Mais il avait peur, vraiment peur.

– Hum ! décida Sneed.

Et, prenant le cornet du téléphone privé, il ordonna au premier employé qui répondit :

– Envoyez un homme pour trouver Pheeny et me l'amener. Je désire lui poser quelques questions.

Puis il se ravisa et ajouta :

– Vous connaissez son adresse, Dick ? Voyez donc si vous pouvez le dénicher.

– Je quitte le service aujourd’hui à midi.

– À minuit, trancha Sneed laconiquement. À l’ouvrage, mon garçon.

Liévin Pheeny habitait dans Great Queen Street, un logement qu’il occupait depuis des années. Sa concierge ne put donner aucun renseignement. Pheeny était sorti la veille, vers cinq heures de l’après-midi. Il n’était pas revenu. Le voleur se rendait souvent dans un petit bar, lieu de rendez-vous habituel de tous les bons garçons en délicatesse avec la loi et le code. Pheeny ne s’y était pas présenté, bien qu’il eût l’habitude d’y déjeuner. Dick rencontra un homme auquel Pheeny avait fixé rendez-vous la veille et qui l’avait vainement attendu.

– Où pensez-vous que je puisse le trouver ? répétait le détective.

Mais personne ne put lui répondre. La profession de M. Martin était aussi connue que celle de M. Pheeny. Il rédigea un rapport pour Sneed qui commençait à prendre la chose au sérieux.

– Je finirai par y croire, à cette histoire de tombeaux, dit Sneed. C’est vraiment remarquable que Liévin ait eu peur. Un tremblement de terre ne le ferait pas bouger d’un poil. Peut-être est-il chez vous ?

Quand Dick rentra chez lui, l’appartement était vide. Sa femme de charge n’avait vu ni entendu le visiteur de la veille. Le détective entra dans la chambre à coucher, enleva son veston avec l’intention d’endosser sa vieille jaquette de golf, qu’il portait pour écrire, car il avait encore quelques rapports à rédiger avant d’en avoir fini avec Scotland Yard. Sa jaquette n’était pas à sa place habituelle. Il se rappela avoir vu que sa femme de

charge la rangeait dans la grande armoire d'acajou qui contenait toute sa garde-robe.

Sans réfléchir, il tourna la clef. Aussitôt le corps d'un homme tomba sur lui. Dick recula d'un bond. Le corps heurta le parquet avec un bruit sourd. C'était Liévin Pheeny. Il était mort.

CHAPITRE VI

Les cinq grands chefs de Scotland Yard, réunis dans la salle à manger de Dick, attendaient le verdict du médecin appelé à la hâte. Quelques instants après, le docteur vint les retrouver.

– De ce que j’ai pu constater par un examen superficiel, dit-il, la mort remonte à plusieurs heures. L’homme a été étranglé ou a eu le cou rompu.

Malgré son empire sur lui-même, Dick frissonna. Il avait passé la nuit dans cette chambre, séparé seulement par une porte d’acajou de Liévin assassiné !

– N’y avait-il pas de trace de lutte, Martin ? demanda un des officiers de police.

– Pas l’ombre, répondit-il. Je penche vers la version du docteur. Pour moi il aura été surpris, attaqué à l’improviste. Il sera mort sur le coup. Mais Dieu seul sait comment ils ont pénétré dans mon appartement.

On interrogea l’employée qui manœuvrait l’ascenseur pendant la nuit. Elle n’avait vu personne s’arrêter à l’étage, après le départ de Dick.

Les six détectives firent un examen minutieux des lieux.

– Le seul chemin que les assassins ont pu suivre, dit Sneed, quand l’inspection fut terminée, est par le garde-manger.

Il y avait une porte dans la cuisine s'ouvrant sur un petit balcon, le long duquel grimpait un monte-charge.

– On s'en sert, expliqua Dick, pour monter les paquets des fournisseurs. Il est actionné d'en bas par une manivelle.

– Vous ne vous rappelez pas si la porte de la cuisine était fermée à clef ? demanda Sneed.

Le jeune homme, troublé, expliqua qu'il n'avait pas été dans la cuisine après son retour, la veille au soir. Mais la femme de ménage vint dire en pleurnichant qu'elle avait trouvé la porte de la cuisine ouverte en prenant son service le matin.

Dick regarda dans la cour. L'appartement était à soixante pieds du sol. Bien qu'il fût possible que l'assassin eût grimpé le long de cordes du monte-charge, cela semblait être au-dessus des forces d'un coquin ordinaire.

– Il ne vous a pas donné de renseignements sur l'homme qu'il craignait ? demanda Sneed, quand les quatre autres policiers eurent rejoint Scotland Yard.

– Non ; et Dick secoua la tête. Il ne m'a rien dit. Il avait la frousse, voilà. Je suis sûr que son histoire était parfaitement vraie. C'est-à-dire qu'il fut engagé pour violer une tombe et qu'il comprit bien que l'homme qui avait conclu le marché l'aurait tué s'il avait réussi.

Dans l'après-midi, Dick eut une entrevue avec M. Havelock, dans Lincoln's Inn Fields. L'avocat connaissait la nouvelle du meurtre par les journaux du soir. Les dessous de l'étrange histoire de Liévin avaient été supprimés par la police et la presse d'un commun accord.

– Oui, j'ai vu, dit l'avocat. Je craignais que cela ne dérangeât nos plans. Mais une semaine ou deux ne feront pas l'affaire. Si vous devez rester ici pour l'enquête, nous remettrons votre voyage à plus tard. Bien que la chose soit urgente.

Il y eut grande réunion à Scotland Yard. Il fut décidé que l'on permettrait à Dick de quitter l'Angleterre, à moins toutefois qu'une arrestation ne fût opérée. Il devait en outre se tenir en rapports avec la police, afin de pouvoir être rappelé si l'on découvrait l'assassin. Dick fit part de ces arrangements à M. Havelock.

Le samedi à midi il quittait l'Angleterre, en route pour le plus rapide voyage que jamais homme entreprit. Derrière lui, sans qu'il le sût, la mort marchait dans son ombre.

CHAPITRE VII

Quand Dick Martin quitta l'Angleterre, le meurtre de Pheeny occupait la première place dans les préoccupations de son esprit, comme il figurait en grandes lettres sur la manchette des journaux. Mais il en fut de ce souvenir macabre comme de l'actualité éphémère. Il s'effaça et d'autres rêveries charmèrent les longues journées en mer.

L'image de deux beaux yeux gris et d'une voix moqueuse peuplait sa solitude.

Si seulement Dick avait eu assez d'esprit pour découvrir le nom de la jeune fille ? Il aurait pu lui écrire ou tout au moins lui envoyer des cartes postales des pays pittoresques qu'il traversait. Mais, dans la hâte de son départ, et occupé comme il l'était de l'affaire Pheeny, il n'avait trouvé ni le temps ni le prétexte nécessaires pour lui faire ses adieux. Une lettre adressée *À la jolie jeune fille aux yeux gris, de la bibliothèque Bellingham*, lui parviendrait peut-être ? S'il n'y avait pas d'autre employée assez favorisée par le sort pour avoir des yeux de cette couleur. D'un autre côté, se disait Dick gravement, comme si la chose avait du bon sens, elle pourrait, avec raison, être vexée.

De Chicago, Dick envoya une lettre au secrétaire de la bibliothèque, y joignant le prix d'un abonnement, bien qu'il eût besoin de livres scientifiques autant que d'une nichée de chats sauvages. Mais il espérait que le nom de la demoiselle aux cheveux brun dorés figurerait sur le reçu.

Quand la lettre fut partie, il se rendit compte que la réponse arriverait à Chicago, alors que lui-même serait à des milliers de lieues de là.

Naturellement, il ne reçut pas de nouvelles de Sneed. Il dut se contenter de quelques rares journaux anglais, trouvés en route, pour savoir où en était l'affaire Pheeny. Apparemment la police n'avait arrêté personne. On ne parlait plus du crime que dans les petits échos, au bas des pages. Son voyage autour du monde, à la poursuite de l'insaisissable Pierce Selford, se poursuivait quasi sans escales.

Il arriva à Cape Town, venant de Buenos-Ayres, manquant sa proie de quelques jours. Alors il reçut la première bonne nouvelle depuis son départ. C'était un télégramme de Havelock, le priant de rentrer en Angleterre au plus vite. Ce fut le cœur plein de joie que Dick prit le chemin du retour. Ce même jour, il fit sa seconde découverte importante, depuis qu'il errait de continent en continent. La première avait été faite à Buenos-Aires.

Il avait presque accompli le tour du globe sans rencontrer une seule fois le jeune seigneur, semblable à un feu follet. La chasse était devenue monotone et peu passionnante. De Cape Town à Madère, le voyage durait treize jours, sur le steamer que Dick avait pris. Pour un homme comme Dick, auquel les jeux sur le pont, les petits travers des passagers, la loterie quotidienne ne disaient rien, ces treize jours furent mortellement ennuyeux. Mais pendant que le bateau faisait escale à Madère pour prendre du charbon, il y eut un miracle. Un peu avant que le steamer eut levé l'ancre, un canot amena une demi-douzaine de passagers retardataires. Pendant une minute, Dick crut rêver. C'était elle ! Il n'y avait pas à s'y tromper. Il l'aurait reconvenue dans la foule la plus dense. Elle ne le vit pas et lui, de son côté, ne fit rien pour attirer son attention. Maintenant qu'ils logeaient, pour ainsi dire, sous le même toit, et que l'occasion tant rêvée se présentait d'une façon si inattendue, il se sentait étran-

gement timide. Il évita de la rencontrer jusqu'à l'avant-dernier jour du voyage.

Elle accueillit les hommages de Dick Martin avec un calme décevant :

– Ah oui, je savais que vous étiez à bord. J'ai vu votre nom sur la liste des passagers, dit-elle.

Il était si troublé qu'il ne songea pas à lui en vouloir de tant s'amuser à ses dépens.

– Pourquoi ne me parliez-vous pas ? demanda-t-il.

– Je croyais que vous étiez ici pour affaires, dit-elle malicieusement. Mon *steward* m'a dit que vous passiez la plus grande partie de vos soirées dans le fumoir, à regarder jouer aux cartes. Je me demandais quand vous viendriez à la bibliothèque. Vous en êtes membre maintenant, n'est-ce pas ?

– Oui, dit-il. Je crois que oui.

– Je le sais, parce que c'est moi qui ai signé le reçu.

– Oh, alors, vous êtes M^{lle}... ?

Il s'arrêta plein d'espoir.

– Je suis la personne qui a signé le reçu, dit-elle sans sourciller.

– Quel est votre nom ? demanda-t-il crûment.

– Je m'appelle Lansdown – Sybille Lansdown.

– À présent, je me souviens !

– Vous l'avez lu sur le reçu, sans doute ?

Il hocha la tête négativement.

– Il nous est revenu avec la mention *Parti sans laisser d'adresse*, continua-t-elle.

– Je n'ai jamais rencontré personne qui pût me rendre aussi ridicule que vous, avoua Dick en riant. Je veux dire que vous me le faites sentir, corrigea-t-il vivement.

Ils se quittèrent jusqu'au soir. La nuit venue, sur le pont mal éclairé, côte à côte, ils bavardèrent longtemps, jusqu'au moment où une voix assourdie prononça au-dessus d'eux :

– Feux tournants par tribord.

Les deux jeunes gens, penchés sur le bastingage, virent un rayon de feu qui tremblota pendant une fraction de seconde sur la crête d'une vague, puis disparut.

– C'est la lumière d'un phare, n'est-ce pas ? »

Dick se glissa un peu plus près de la jeune fille.

– Hélas ! oui, un... soupira-t-il. C'est la fin de notre traversée.

Il y eut un silence. Sybille changea de conversation :

– Vous êtes Américain, n'est-ce pas ?

– Canadien d'habitude, Britannique de naissance – principalement tout ce qu'on désire que je sois, une espèce de renégat.

– Je n'aime pas ce mot-là. Repartiez-vous pour l'étranger ?

– Non. J'habite Londres, dans Clargate Gardens, où j'ai un gentil petit appartement. On peut s'asseoir au milieu de chaque pièce et toucher les murs en étendant les bras. Je serai content de revoir Londres. Cette ville vous charme et puis, quand vous en êtes enfin fatigué, il s'en élève un tel brouillard que vous ne trouvez plus votre chemin pour en sortir !

– Bien ! dit-elle, notre appartement est encore plus petit que le vôtre. Mais, après avoir habité Coram Street, nous avons été bien contents d'en trouver un dans Madeira !

– Quel numéro ? risqua-t-il.

Elle sourit sans répondre. Puis, lui tendant la main :

– Bonsoir, monsieur Martin. Il est temps que je rentre dans ma cabine.

Quand elle fut partie, il se demanda ce qui l'avait amenée à Madère ? Elle n'était pas de ces personnes riches qui passent l'hiver dans cette île fortunée, pour échapper aux rigueurs du climat anglais.

Elle était beaucoup plus jolie qu'il ne l'avait cru tout d'abord. Son teint était mat, comme celui d'une Orientale et ses lèvres, par contraste, en paraissaient plus rouges. Stupéfait de se voir analysant la beauté d'une femme, il alla se coucher. Il ne put s'endormir aussi vite que d'habitude. Le lendemain ils se retrouvèrent dans le train de Londres. Elle lui parut plus charmante que jamais, vêtue d'un simple costume tailleur et coiffée d'un petit chapeau de feutre.

– Vous regrettez sans doute que vos vacances soient finies ? demanda-t-il.

– Non, d'ailleurs, ce n'était pas un voyage d'agrément. C'eût été trop coûteux. Et je ne sais pas parler le portugais, ce qui ne facilitait pas les choses.

Il leva les sourcils d'étonnement :

– Mais tout le monde, dans les hôtels, parle l'anglais, dit-il.

– Je n'étais pas dans un hôtel. Je logeais dans une petite pension de famille sur la montagne. Et, malheureusement, les personnes que je devais voir ne parlaient que le portugais. J'aurais pu rester chez moi pour le résultat obtenu.

– Nous sommes logés à la même enseigne, confessa Dick en riant. J’ai fait trente mille lieues sans atteindre ma proie.

– Vous aussi, vous cherchez une clé ? demanda-t-elle.

– Une quoi ?

Elle ouvrit son sac et en sortit une petite boîte de carton. L’ouvrant, elle en sortit une clé plate d’une forme remarquable. C’était comme une très grande clé de serrure Yale, mais très compliquée et à pannetons doubles.

– Voilà certainement un objet rare, dit-il. Et c’était cela que vous cherchiez ?

– Oui, mais je ne savais pas que ce serait tout ce que je rapporterais de mon voyage... Cela vous paraît bête, ce que je vous raconte là ? Voilà : il y avait un jardinier portugais qui connaissait mon père. Il était au service d’un de nos parents. Je vous ai dit, je crois, que nous étions de la famille de lord Selford – à propos comment l’avez-vous trouvé ?

– Je ne l’ai pas trouvé, fit Dick. Il est insaisissable, votre cousin ?

– Vraiment ? Alors, je continue. Il y a environ trois mois, ma mère reçut une lettre. Elle était écrite par un prêtre, en très mauvais anglais, et annonçait la mort de Silva. Avant de mourir, Silva avait demandé pardon pour tout le mal qu’il nous avait fait. Il laissait quelque chose qui ne pouvait être remis qu’à l’un des membres de notre famille. Cela paraît extraordinaire, n’est-ce pas ?

Dick acquiesça, impatient d’entendre la suite.

– Naturellement, il était hors de question, pour ma mère ou moi, d’y aller – nous n’avons que très peu d’argent à dépenser en voyage – mais au lendemain du jour où cette lettre nous est arrivée, nous en reçûmes une autre, datée de Londres et contenant cent livres et un ticket pour Madère, aller et retour.

– Envoyée par qui, cette lettre ?

Sybille secoua la tête.

– Je l’ignore. En tout cas, je suis partie. Le vieux prêtre était très content de me voir. Il me raconta, qu’en moins d’un mois de temps, sa maison avait été cambriolée trois fois. Qu’il était certain que les voleurs en avaient au petit paquet qu’il gardait pour moi. Je m’attendais à quelque chose de précieux, surtout lorsque j’appris que le señor Silva avait été très riche. Vous pouvez vous imaginer mes sentiments quand, ayant ouvert la boîte, j’y trouvai cette clé ?

Dick examinait la clé sur la paume de sa main.

– Silva était jardinier et très riche ? me disiez-vous. Où avait-il gagné une fortune ? Y avait-il une lettre jointe à la clé ?

– Rien. J’étais à la fois déçue et amusée. Sans trop réfléchir, je mis la clé dans la poche de mon paletot. Ce fut une chance – ou peut-être une malchance ? J’avais à peine quitté la maison du prêtre, qu’un homme, sortant d’une ruelle adjacente, m’arracha mon réticule et fut hors de vue bien avant que j’eusse compris ce qui m’arrivait. Il n’y avait rien de très précieux dans mon sac, mais cela devenait alarmant. En arrivant à bord, je mis la clé dans une enveloppe et la confiai à l’économe.

– Et nul ne vous a ennuyée pendant le voyage ?

– Deux fois, entre Madère et Southampton, j’ai trouvé ma malle et mon lit complètement bouleversés. Est-ce assez romanesque ?

– Oui, assez, dit Martin en respirant fort et avec un regard aigu qui étonna la jeune fille.

Puis, étudiant minutieusement la clef, il répéta, mais sur un tout autre ton :

– Quel numéro, Coram Street ?

Cette fois, Sybille lui donna le renseignement, sans avoir envie de rire.

– Que croyez-vous que tout cela veuille dire ? demanda-t-elle, si cela veut dire quelque chose.

– C'est à surveiller de près. Sans doute, quelqu'un avait le plus grand besoin de cette clé.

L'explication ne parut pas géniale à Sybille, mais, en ce moment, le train entra dans la gare de Waterloo. Après avoir salué la jeune fille, le détective disparut dans la foule.

Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure qu'elle rentra en possession de ses bagages. Son porteur lui trouva un taxi. Comme elle cherchait de la monnaie dans son sac, un homme, passant tout près d'elle, lui heurta le coude pendant qu'un autre individu la bousculait. Le sac lui échappa des mains et tomba à ses pieds. Avant quelle pût le ramasser, un troisième complice le saisit et, rapide comme l'éclair, le passa à un petit homme d'aspect inoffensif qui se trouvait derrière lui. Le voleur se retourna prêt à fuir. Une main le prit au collet et l'envoya rouler à terre.

– Debout, voleur, et rendez votre butin ! prononça Dick Martin sévèrement. Vous n'êtes pas de taille à jouer avec moi.

CHAPITRE VIII

Le lendemain, Dick Martin se présenta chez M^e Havelock dans Lincoln's Inn Fields. Évidemment, on l'attendait, car il fut introduit sans retard auprès du patron.

– Alors, vous ne l'avez pas vu ? demanda l'avocat.

– Non, cher maître. Je me déplaçais vite, mais lui plus vite encore. Je suis arrivé à Rio le jour de son départ ; au Cap, juste trois jours après son départ pour Beira. Buisson creux partout. À la longue, j'ai reçu votre télégramme.

Havelock hocha la tête :

– Le vagabond ! dit-il. Vous auriez pu le rencontrer à Beira. Il y est encore.

Il sonna et pria la secrétaire, qui vint à l'appel, de lui apporter le dossier Selford. Il en tira un télégramme, qu'il passa à son visiteur. Le télégramme, daté du Cap trois jours avant l'arrivée de Dick, était ainsi conçu :

Havelock, Londres. Qui est ce Dick Martin qui me poursuit ? Ai prévenu la police. Vous prie me laisser tranquille. Serai Londres mois d'août. – Pierce.

– Vous voyez que je ne pouvais faire autrement que de vous rappeler, dit Havelock avec humeur. N’avez-vous rien entendu sur son compte ?

– Cet homme-là ne reste jamais assez longtemps en place pour qu’on le remarque. J’ai questionné des portiers d’hôtel et des garçons d’étage, en sept langues différentes. Aucun n’avait quelque chose à dire. Pierce était au Cap le jour où le nouveau Haut-Commissionnaire débarquait d’Angleterre.

– Comment, demanda Havelock après avoir réfléchi un moment, qu’est-ce que cela nous fait ?

– Rien. (Dick parut réfléchir à son tour.) Que soupçonnez-vous au juste ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas, admit Havelock franchement. Au pis aller, qu’il ait épousé ou qu’il se soit lié, d’une façon ou d’une autre, avec une femme qu’il ne veut pas montrer en Angleterre.

– Avez-vous beaucoup de sa correspondance ici ? Puis-je la voir ?

Dick prit le portefeuille que M. Havelock lui tendait. Il tourna les pages. Il y avait des télégrammes, venant de toutes les parties du monde. Des lettres longues et courtes, de brèves instructions, réponses sans doute, à quelques questions de Havelock.

– Celles-ci ne datent que d’un an. J’en ai deux dossiers pleins. Voulez-vous les voir ? proposa l’avocat.

Dick repoussa l’offre. Il demanda :

– Ces lettres sont-elles toutes de sa main ?

– Indubitablement. Il n’y a aucun danger de substitution de personnage, si c’est là ce que vous soupçonnez ?

Le détective rendit le portefeuille, en faisant une légère grimace.

– J’aurais bien voulu le rattraper, dit-il. J’aimerais connaître ce lord errant. Je regrette, monsieur Havelock, de n’avoir pu mener cette enquête à bien. Mais, vous le savez comme moi, ce jeune homme est rapide comme le vent. Peut-être vous demanderai-je plus tard d’étudier ces lettres ?

– Vous pouvez les voir maintenant, si vous le voulez, dit l’avocat en étendant la main vers sa sonnette.

Le détective l’arrêta :

– Pour ce qui est d’un mariage clandestin, je crois que vous pouvez vous rassurer. Il était seul à New-York et seul à San-Francisco. S’il revient au mois d’août, j’aimerais faire sa connaissance.

– C’est promis, et M. Havelock sourit. Si toutefois je puis le garder pendant le temps qu’il faudra pour vous prévenir.

– J’oubliais de vous demander pourquoi il signe *Pierce* ? fit Dick en se levant.

– Je pense vous l’avoir dit. C’est son nom : Pierce, John Pierce. Il déteste son titre. Pourquoi me demandez-vous cela ? Avez-vous une idée ?

– Aucune, affirma Dick.

Seulement Dick ne disait pas la vérité à Havelock. Des idées, il en avait plusieurs.

En rentrant chez lui, il défit ses bagages parmi lesquels se trouvait une valise pleine de documents, des notes d’hôtel et des notes prises en voyage. Tout au fond, il y avait une grande feuille de papier buvard qu’il sortit avec précaution. On y voyait l’impression renversée d’une adresse. Il la connaissait par cœur : *M. Bertrand Cody, Weald House, South Weald, Sussex.*

Il avait trouvé ce buvard sur le bureau du petit salon privé du Plaza Hôtel à Buenos-Aires. Vingt-quatre heures avant lui, M. Pierce avait occupé ce même salon.

Il enferma la feuille dans un tiroir. Puis comme le soir tombait, il sortit sa voiture et roula vers le Sud.

CHAPITRE IX

– Faites-le rentrer, dit M. Bertram Cody.

C'était un petit homme chauve, à la voix douce. Mettant ses lunettes d'or, il relut la carte :

*Mr. John Rendle,
194, Collins Street, Melbourne.*

Le nom ne lui disait rien. Il avait connu un Rendle, marchand de thé de Chine. Mais la connaissance n'était que superficielle et datait de fort loin déjà.

M. Cody, quand la visite lui fut annoncée, feuilletait un calepin de maroquin rouge. Ce calepin comprenait aussi un agenda, des poches pour les cartes de visites, les timbres et la monnaie. Quand l'étranger entra, il repoussa le petit livre sous une pile de papiers qui encombra sa table devant lui.

– M. Rendle, annonça une rêche voix de femme, et un grand jeune homme entra qui ne rappelait en rien un marchand de thé.

– Asseyez-vous, je vous prie, dit M. Cody aimablement. Et excusez-moi pour la demi-obscurité dans laquelle je vous reçois. Mais la lumière me blesse la vue.

Le jeune homme sourit et accepta la chaise que M. Cody lui désignait. Il entra ainsi dans la lumière de la lampe voilée qui éclairait la vaste pièce.

– C’est à moi de m’excuser, monsieur Cody, dit-il d’une voix grave. Mais si je vous dérange à cette heure tardive, c’est que je n’ai débarqué que ce matin du *Moldaira*.

– Et avez-vous fait bon voyage ? demanda M. Cody, poliment.

– Non, monsieur. Nous rencontrâmes un typhon et nous perdîmes trois canots.

– Et peut-être me direz-vous ? suggéra timidement M. Cody.

– Le but de ma visite ? Certainement, monsieur. Je possède une petite ferme en Australie, près de *Ten Mile Station*, qui est, je crois, voisine d’une propriété à vous ?

M. Cody approuva de la tête. Il avait beaucoup de propriétés dans les colonies. Elles étaient d’un bon rapport.

– J’ai de bonnes raisons pour croire que votre terrain contient de l’or, continua Rendle. Je suis ingénieur et, il y a six mois, j’ai fait une découverte que je ne tenais pas à divulguer avant d’être sûr de mon fait.

Il se lança dans des explications techniques confuses que M. Cody écoutait tout en hochant la tête. Il déploya une carte sur la table, devant M. Cody.

– Mon idée est qu’il y a une veine, courant d’ici à là.

– Mais... je sais qu’il y a de l’or à *Ten Mile Station*. Notre fermier en a fait la découverte, il y a déjà des années. La chose a même été annoncée dans les journaux. Mais vous étiez trop jeune sans doute. Il y a de l’or, mais pas en quantités suffisantes pour payer les frais d’une exploitation. Néanmoins, je vous suis

fort reconnaissant, monsieur Rendle. Il est rare de rencontrer une honnêteté aussi grande que la vôtre. Je ne puis assez vous féliciter pour votre loyauté et toute la peine que vous vous êtes donnée.

– Vous avez acheté cette propriété à lord Selford, je crois ? demanda M. Rendle.

Le petit homme chauve fit battre ses paupières, comme si un rai de lumière l'eût soudain aveuglé.

– À lord Selford ou à ses agents : un avocat connu – j'ai oublié son nom. Lord Selford vit à l'étranger. On ne le voit que rarement. Tantôt ici, tantôt là. Il mène une vie aventureuse. Cela ne doit pas être gai pour sa famille – s'il en a une, ce que je ne sais pas.

Cody se leva et tendit les deux mains au jeune homme :

– Mais ce que je vous dis ne vous intéresse pas. Merci d'être venu, merci de ce que vous avez fait. Les gens comme vous rendent la vie plus belle ! s'écria le petit homme avec emphase.

– Avez-vous parfois de ses nouvelles ? demanda le visiteur.

– De qui... lord Selford ? Non. Oh ! Dieu non. Il ignore mon humble existence !

Cody s'empara des bras du jeune homme et l'accompagna jusqu'à la porte.

– Avez-vous une voiture ? Oui ! Ah ! tant mieux. Le temps a l'air bien orageux et il est tard..., dix heures et demie je crois. Bon retour, monsieur.

Il resta debout sous le porche, jusqu'à ce que la lumière de la voiture eût disparu au coude de la route. Ensuite il rentra chez lui.

La grosse femme, vêtue de soie noire, que Dick avait prise pour la bonne de M. Cody, suivit son mari dans le fumoir. Elle referma la porte derrière lui.

– Qui était-ce ? demanda-t-elle.

Son accent était vulgaire et dénotait une personne de basse condition.

M. Cody se rassit posément derrière sa lourde table d'acajou. Il haussa les épaules :

– Son nom est Dick Martin, dit-il. C'est un détective.

M^{me} Cody pâlit.

– Grand Dieu ! Un détective, Bertie, et que voulait-il ? Vous en êtes sûr ?

– Tout à fait sûr. C'est un homme intelligent – mais je l'attendais. Je possède au moins trois photos de lui. Je me demande... reprit M. Cody doucement, vraiment je me demande ?...

Il glissa la main sous le tas de papiers pour retrouver son petit calepin. Tout à coup, il blêmit affreusement :

– Il est parti – mon petit livre et la clé – mon Dieu ! la clé !

Il se leva en titubant, comme un homme ivre de peur.

– Il l'aura pris quand la carte était dépliée. J'avais oublié que ce type est un voleur expert. Ferme cette damnée porte. Je cours au téléphone.

CHAPITRE X

Dick roulait sur la route de Londres, quand soudain l'idée lui vint d'examiner le petit livre de maroquin rouge qu'il venait de subtiliser à l'honorable M. Cody. Il y avait quelque chose de dur dans le porte-monnaie. De l'argent sans doute.

Tout à coup le souvenir de Sybille Lansdown lui revint à l'esprit. Dans le calepin, il y avait une clé, réplique presque exacte de celle que la jeune fille lui avait montrée et qui se trouvait maintenant dans le coffre-fort de sa banque à lui.

Dick sifflota entre ses dents. Il replaça le livre dans sa poche, mais glissa la clé sous la carquette de caoutchouc. Le mystérieux et entreprenant inconnu qui avait dépensé tant de peine et d'argent pour se procurer la clé de Sybille Lansdown, n'hésiterait pas à arrêter une auto sur la route.

Dick commençait à s'intéresser à cette histoire de clés. Il croyait avoir rencontré une aventure autrement passionnante que la chasse à un noble lord pérégrinant autour du monde. Cette réflexion lui rappelait que Cody avait nié d'être en communication avec lord Selford ? À quoi servait cette clé ? Dick avait vu le bonhomme poussant le calepin sous ses papiers. C'était par pure diablerie et aussi par amour de la découverte qu'il l'avait subtilisé. Il comparerait les deux clés le lendemain.

Tout à coup le détective vit sur la route trois lumières rouges. Il ralentit sa course pour s'arrêter à quelques dix mètres

de là. C'étaient trois lampes rouges, placées en travers de la route, et signifiant sans doute que celle-ci était en réparation. Mais Dick se rappelait qu'un gros camion venait de le dépasser et n'était pas revenu.

Le jeune homme éteignit toutes les lumières et, tirant son revolver, il sortit de sa voiture. Il s'arrêta un moment, l'oreille aux aguets. L'orage, prévu par Cody, venait d'éclater et le seul bruit que Dick percevait était celui de la lourde pluie tombant sur la terre et les feuilles. Gardant le milieu de la route, il s'avança jusqu'à la première lampe rouge, la ramassa et l'examina. C'était une très vieille lampe, mais la peinture rouge, hâtivement appliquée, était toute fraîche encore.

– Bien, bien, murmura Dick, qui revint immédiatement sur ses pas.

Se remettant au volant, il voulut remettre sa voiture en marche. À son grand étonnement, le moteur tourna à vide et l'auto ne bougea pas. Il redescendit pour examiner le réservoir à essence. Celui-ci était complètement vide et donna un son creux quand le détective le heurta du doigt. Le petit bouchon de métal avait été ôté. Dick allumant sa lampe de poche, le retrouva par terre, ainsi que les traces brillantes laissées par l'essence échappée du réservoir. Le réservoir avait donc été vidé pendant que Dick examinait les lampes suspectes. Mais pour cela, on avait dû se servir d'un outil. Cependant, le détective n'avait rien entendu.

– Bien, répéta le détective.

Il alluma ses phares et les tourna de façon à éclairer les abords de la route. Il entrevit un mur en ruine, couvert de lierre, le trou noir d'une grille, le tout dans un tel état de délabrement qu'il reconnut aussitôt *Gallons Cottage*, l'habitation du docteur Staletti.

Laissant les phares allumés, sa lampe de poche à la main, Dick Martin remonta vivement l'avenue. Tout à coup, à sa gauche, sous les buissons, il vit une fosse profonde, fraîchement creusée, comme pour recevoir un mort.

– Tout à fait réjouissant, pensa-t-il.

Il se hâta jusqu'à la maison qui paraissait toute noire et abandonnée. Il frappa à coups redoublés. Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit et Dick revit la face jaune et la longue barbe noire du signor Staletti.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qui est là ? demanda le docteur. De l'essence ? Vous avez perdu votre essence ? Ce n'est pas très malin. Oui, je puis vous en donner, si vous me la payez. Je n'ai pas les moyens de faire des cadeaux.

Il ouvrit la porte toute grande et laissa entrer Dick, sans avoir l'air de le reconnaître.

– Attendez-moi ici, je vais vous chercher de l'essence.

Il laissa Dick seul dans le hall.

Dick fit le tour de la pièce, mais ne découvrit rien de suspect. Les meubles, d'un luxe inattendu, dans un tel taudis, étaient couverts d'une épaisse couche de poussière.

Quelques instants après, le docteur reparut portant deux bidons.

– Voilà, c'est quinze francs, dit-il.

– Je vous remercie, docteur. Voici vingt francs.

Le docteur empocha le billet sans sourciller. Il ne méprisait pas les petits profits. Il reconduisit son client jusqu'à la porte d'entrée. Dick sortit en ayant soin de se trouver toujours en face du docteur. Celui-ci ouvrit la bouche, comme s'il allait parler ; puis, se ravisant, il claqua la porte au nez du détective.

Dick suivit l'allée en marchant très lentement. Un bidon dans chaque main, il ne pouvait se servir de sa lampe. Il avait des chaussures à semelles de crêpe qui lui permettaient heureusement de marcher sans bruit. Son ouïe devait le servir, là où sa vue faisait défaut.

Il avait dépassé les buissons sous lesquels la fosse était creusée, quand son oreille surprit un bruit suspect derrière lui. C'était un froissement léger, que tout autre aurait pris pour le bruit de la pluie. Résolument, il revint sur ses pas, tâchant de voir quelque chose dans cette nuit noire. Il y eut un bruit de branches cassées. Alors, apercevant le danger, Dick laissa tomber ses bidons. Avant qu'il pût prendre son revolver, il était aux prises avec un être indéfinissable, bête, homme ou monstre à peau nue et lisse.

D'énormes bras encerclaient ses épaules. Une large main cherchait sa figure. Il frappa aveuglément sur un torse velu et si musclé qu'il sentit que ses efforts étaient vains. Tout à coup, Dick sortit une ruse de lutteur aux abois. Il se retourna et, saisissant à deux mains le bras énorme, se pencha et jeta son assaillant par-dessus sa tête. Il y eut un cri inhumain. La seconde d'après, Dick avait saisi et armé son revolver.

– Ne bougez pas, mon ami, cria-t-il. Je voudrais bien jeter un coup d'œil sur votre physionomie qui me paraît rare.

Il reprit sa lampe électrique et tourna la lumière vers le sol. Il n'y avait plus personne. Il tourna la lumière à gauche, puis à droite, sans découvrir trace de son agresseur. Peut-être était-il derrière lui. Se retournant, il envoya les rayons dans la direction de la maison. Alors, il vit une grande forme humaine, vêtue seulement d'un linge noué autour des reins. L'ombre s'évanouissait dans les buissons.

– Grand Dieu ! murmura Dick Martin. Qu'est-ce que cela signifie ?

Il ne perdit pas une seconde pour arriver à la route, pour remplir le réservoir et filer vers Londres en troisième vitesse, en réfléchissant à ce grand trou, fraîchement creusé qui, il n'en doutait plus, était destiné à recevoir son propre cadavre !

CHAPITRE XI

M. Cody n'aimait pas la marche, de plus, il était peureux. C'est pourquoi il fit lever son chauffeur – qui protesta abondamment – pour le conduire à Gallons Cottage. Il fit arrêter la voiture à cent mètres de la maison de Staletti.

– Retirez-vous dans cette allée, éteignez vos lumières et ne bougez pas avant mon retour.

– Et que ça ne soit pas trop long, riposta Tom Cawler. Qu'est-ce que cela veut dire encore, Cody ? Pourquoi ne pas l'avoir fait venir chez vous ?

– Occupez-vous de vos affaires, gronda le petit homme qui disparut dans la nuit.

– Ah ! c'est vous, mon cher ami, dit le docteur Staletti en l'introduisant dans son bureau. Étrange de vous voir à cette heure. J'ai bien reçu votre message téléphonique, mais, hélas ! le destin était contre nous.

– Il a pu s'échapper ? demanda l'autre avec terreur.

– Le destin, mon cher ami. Sans quoi il serait très près de nous, dans le jardin. J'avais tout combiné moi-même, mais Beppo s'est conduit comme un idiot. On ne développe pas les muscles si ce n'est aux dépens de cerveau. C'est bien tout ce que vous voulez savoir ?

– J’ai aussi besoin d’argent, dit M. Cody.

Sans hésiter, le docteur ouvrit un tiroir et en retira une épaisse liasse de billets qu’il tendit à son interlocuteur.

– Depuis la mort de Silva, votre part est naturellement augmentée. Si je meurs, ce sera tout à votre avantage. *Per contra...*

– Ne parlons pas de mort, dit Cody en tremblant. Nous aurions dû en rester à notre première idée qui était bonne. Mais si vous allez jusqu’au crime...

– Suis-je allé jusqu’au crime ? demanda le docteur en souriant. Il y avait un certain M. Pheeny qui est certainement mort, mais je crois bien que c’est un suicide.

Il s’arrêta tout à coup et murmura :

– Il y a quelqu’un dehors qui nous écoute.

Il sortit doucement de la maison et Cody dut l’attendre pendant de longues minutes. Enfin il revint, portant une casquette dans la main.

– Un homme nous écoutait avec un microphone. Il a oublié ceci, n’est-ce pas la casquette de votre chauffeur ?

– Cawler, allons donc ! Vous le connaissez aussi bien que moi, Staletti. De plus il est le neveu de ma femme.

– Qu’il adore, ricana le docteur. Évidemment je le connais. Mais notre ami Martin le connaît aussi et c’est depuis qu’il est chez vous que je suis devenu suspect.

M. Cody, furieux, prit congé et retourna à l’endroit où il avait laissé sa voiture. Le chauffeur sommeillait sur son siège. Il se réveilla en entendant la voix de son patron :

– Cawler, êtes-vous resté près de la voiture ?... Vous ne m’avez pas suivi, je suppose ?

– Pour quoi faire ? grogna l’homme. Est-ce qu’on vous a filé ?

– Vous vous moquez de moi, mon ami, mais prenez garde, vous le regretterez.

– Je ne regrette jamais ce que j’ai fait, affirma l’autre froidement. Montez. Il pleut.

Sur le terrain de la discussion, M. Cody ne valait pas son chauffeur.

CHAPITRE XII

Le lendemain matin, Dick se présenta devant M. Havelock qui s'attendait peu à le revoir.

– Je suis venu me confesser, dit le jeune homme. Je ne vous ai pas tout dit sur mon voyage. J'ai fait des découvertes qui, je le sais maintenant, sont fort importantes.

Et, en peu de mots, il raconta l'histoire du buvard trouvé dans un hôtel à Buenos-Ayres.

– Je suis allé voir M. Bertram Cody – que vous devez connaître, car il a acheté une propriété de Lord Selford en Australie, par votre intermédiaire. Ce Cody nie toute communication avec Selford, ce qui me parut louche... Avez-vous jamais vu rien de pareil ?

Et il déposa sur la table la clé trouvée dans le calepin de Cody.

– Quel étrange objet ! dit l'avocat. Comment est-elle en votre possession ?

– Je l'ai trouvée, affirma Dick, dans un livre que j'ai... emprunté et qui contient aussi, par une étrange coïncidence, les dates des départs et des arrivées de Lord Selford dans toutes les villes où il est passé durant ces derniers mois. Et puis, connaissez-vous un nommé Staletti ?

– Staletti ? Mais certainement, je le connais. Il a loué une propriété de Selford, près de Selford Manoir, sur la route de Brighton. Du reste, presque toutes les maisons, dans ces parages, appartiennent à Selford, celle de M. Cody aussi. Et maintenant que j’y pense, c’est Cody qui a présenté Staletti comme locataire. Et que vous a-t-il fait, ce Staletti ?

Dick lui raconta alors son aventure de la nuit.

– Avez-vous prévenu la police ? demanda Havelock.

– Pas encore, mais j’irai voir Sneed. Un détective de Scotland Yard qui n’a pas son pareil pour élucider les mystères.

Le jeune homme avait appris tout ce qu’il désirait savoir et la solution du mystère Selford lui était brusquement apparue dans toute sa dramatique horreur. Mais que de travail encore avant d’éclairer des ténèbres si épaisses !

Rentré chez lui, il prépara deux valises et donna congé à sa femme de charge pour un mois. Il prévint le concierge de faire envoyer sa correspondance à Scotland Yard. Il ne crut pas utile de prévenir M. Havelock, car, au point où en était son enquête, il valait mieux ne se confier à personne.

Le même soir, il se présenta à Sybille Lansdown et à sa mère qui habitaient un petit appartement de trois pièces dans Chelsea.

– Votre clé, miss Lansdown, commença-t-il sans préambule, est dans mon coffre-fort. Si n’importe qui vous pousse un peu trop fort, comme la dernière fois, moquez-vous de lui.

Voyant l’étonnement de la jeune fille, il ajouta :

– Je vous l’ai prise dans le train, quand vous m’avez montré la petite boîte et je l’ai remplacée par une pièce d’une demi-couronne. Vous voyez que la compagnie habituelle des voleurs a parfois du bon. Je commence à soupçonner toutes sortes de

choses au sujet de cette clé. Si je vous pose quelques questions, ne croyez pas que ce soit par simple curiosité.

– Ma fille et moi, nous vous donnerions volontiers tous les renseignements que vous désirez, monsieur Martin, dit M^{me} Lansdown.

– Je voudrais savoir, madame, si lord Selford a d'autres parents que vous ?

– Non, Sybille et moi sommes ses seules parentes. À moins qu'il ne soit marié ?

La figure du détective changea, devint dure.

– C'est bien ce que je craignais, dit-il. Jusqu'ici, je ne voyais pas ce que vous veniez faire là-dedans. Quelle sorte d'homme était le vieux lord Selford ?

– Il n'y a rien de bien à en dire. Il buvait et il y a eu dans sa vie une ou deux histoires qui ne font pas honneur à la famille. Mais tous les Selfords furent plus ou moins excentriques. Le fondateur de la maison se conduisit si mal, au XV^e siècle, qu'il fut excommunié par le pape. Vous avez sans doute entendu parler des fameuses tombes de Selford ?

Aussitôt l'image de Liévin Pheeny – l'homme qui avait été assassiné parce qu'il en savait trop long sur une histoire de tombes – revint à la mémoire du détective. Il eut toute la peine du monde à rester impassible.

– Eh bien, continua M^{me} Lansdown, ce premier Selford, excommunié de l'Église, fit construire pour lui-même et pour ses descendants une série de vingt tombes, toutes ornées d'admirables sculptures. Elles comptent parmi les plus belles antiquités de l'Angleterre et se trouvent sur le territoire de Selford Manoir.

– Connaissez-vous le jeune lord Selford ? demanda encore le détective.

– Je ne l’ai jamais vu qu’une fois, alors qu’il était encore enfant. Mais depuis il m’a écrit, rarement d’ailleurs. Sa dernière lettre date d’un an à peu près et venait de Colombie. Lord Selford vous occupe beaucoup, je vois.

– Énormément, répliqua Dick avec force. Mais je crains surtout que de graves ennuis ne vous menacent, ainsi que miss Sybille. Je me permettrai deux dernières questions, madame : Connaissez-vous le docteur Staletti et M. Cody ?

M^{me} Lansdown réfléchit un moment :

– Non, dit-elle. Je ne les connais pas.

CHAPITRE XIII

Quelques minutes plus tard, Dick prenait congé et se dirigeait vers Belford Square. Une ou deux fois il se retourna. Juste derrière lui, un homme le suivait et, quelques vingt mètres plus loin, un autre promeneur suivait également le même chemin. Arrivé à Belford Square, un chauffeur lui fit signe de monter. Mais Dick se méfiait. Peut-être était-il de connivence avec les deux individus qui le filaient.

Un peu plus loin, Dick avisa un autre taxi. Il se fit conduire à l'Hôtel de la Gare ; toujours pisté, il traversa l'hôtel en hâte et ressortit par la porte qui donnait accès sur les quais du chemin de fer. Au même instant, un train s'ébranlait. Sans hésiter, le détective se mit à courir et parvint à prendre place dans le dernier compartiment. Par chance, il se trouvait dans un train desservant la banlieue. Au premier arrêt, il descendit et prit tranquillement le métro pour aller voir son ami Sneed à Scotland Yard.

Il mit l'inspecteur au courant de toutes ses aventures et de tous ses soupçons. Des mesures furent prises pour surveiller les environs de Seford Manoir et pour protéger au besoin les dames Lansdown.

Le jeune homme rentra chez lui. Il eut soin de prendre l'entrée de service, afin de ne pas être vu du concierge. Il coucha tranquillement, dans un appartement dont tous les volets fermés laissaient supposer que le locataire était absent.

Le lendemain matin il dormait encore quand l'appel du téléphone le réveilla. Il fut sincèrement surpris en reconnaissant la voix de Sybille Lansdown.

– Vous est-il arrivé quelque chose ? demanda-t-il anxieux.

– Pas précisément. Mais hier soir, après votre départ, ma mère et moi nous avons longuement causé. Cet entretien a eu pour résultat que je suis allée voir M. Havelock ce matin tôt. Puis j'ai eu une idée.

– Quelle idée ?

– Je ne vous le dirai pas encore. Pourriez-vous venir nous prendre, M. Havelock et moi, avec votre voiture ? Nous allons à Selford Manoir... voir les tombes.

– Voilà qui va bien. Moi aussi j'allais faire cette petite excursion cet après-midi.

– Voulez-vous apporter votre clé ?

– Mes deux clés. Je les collectionne, vous savez. Mais pourquoi ce mystère ?

– Vous le saurez tout à l'heure, répondit la jeune fille, et elle coupa la communication.

Quelques heures plus tard, Dick Martin, l'avocat et la jeune fille roulaient allègrement sur la route de Brighton. Bientôt ils se trouvèrent devant une grille imposante, qu'une femme vint leur ouvrir. Une avenue fort bien entretenue conduisait à un château de l'époque Tudor, fort beau, mais d'aspect sévère.

– Nous ferions mieux de descendre ici, dit l'avocat. Le restant du chemin doit être fait à pied. Vous voyez, monsieur Martin, que je fais entretenir la maison et le parc dans un état de propreté parfaite. Il n'y a qu'un concierge et sa femme qui logent dans la maison. Mais tous les mois un régiment de femmes de ménage vient du hameau pour tout nettoyer à fond. Tout cela

en vain, je viens encore de recevoir une lettre de Selford remettant son retour au mois de décembre : ce qui veut dire sans doute que nous ne le verrons pas cet hiver. Par ici, s'il vous plaît.

Et, contournant le château, il les conduisit, à travers pelouses et dépendances, jusqu'à l'orée d'un bois. À partir de là, il n'y avait plus de chemin tracé, mais un étroit sentier qui suivait en méandres toutes les sinuosités du terrain accidenté. Ils arrivèrent dans une clairière, au centre de laquelle se dressait un énorme rocher.

– Le rocher des Selford, annonça M. Havelock. C'est par là qu'on entre dans les tombes.

Taillée dans la pierre, une ouverture de forme oblongue était fermée par une grille de fer couverte de rouille, mais extrêmement solide encore.

M. Havelock déposa les lanternes dont il s'était muni, les alluma, puis sortit de sa poche une lourde et vieille clé avec laquelle il ouvrit la grille.

Il entra, suivi de la jeune fille et du détective. Douze marches menaient à une seconde grille, que l'avocat ouvrit avec la même clé que la première. Le roc avait été creusé de façon à former vingt petites chapelles, dix de chaque côté, séparées par un étroit passage. Elles ressemblaient à des cellules de moines, avec leurs lourdes portes de bois aux gonds de fer forgé et leurs inscriptions latines à demi effacées. Tout autour des portes, le roc avait été sculpté d'une façon remarquable. Au fond du passage il y avait une vingt et unième cellule, dont la porte paraissait taillée dans la pierre.

– Voici, dit l'avocat en élevant sa lanterne pour que Dick pût mieux voir. Voici la surprise de miss Lansdown. C'est cette porte qu'elle voulait vous faire voir : la porte aux sept serrures !

Dick sursauta. En effet, placées l'une au-dessus de l'autre, sept serrures rondes s'étagaient en relief sur la porte, portant

chacune en son milieu une ouverture longue, très étroite et très compliquée. Dans l'esprit du détective, plus aucun doute ne subsista : c'était là que Liévin Pheeny avait travaillé, sous la menace d'un revolver !

– Cette porte est en acier, continua l'avocat. Il y avait d'abord une porte en bois, avec sept serrures également, et cette tombe est celle de sir Hugh Selford K^t, premier du nom. Mais le père du présent lord la fit enlever et remplacer par celle-ci qu'il avait fait construire en Italie. Il paraît que derrière la porte de bois il n'y avait plus rien qu'une vieille auge de pierre complètement vide et il ne doit pas y avoir davantage derrière celle-ci, d'après ce que l'on peut voir.

– Voir ! s'exclama la jeune fille surprise. Comment peut-on voir ?

Il y avait un guichet, long de quinze centimètres et large de cinq, qui glissait dans une rainure. Dick Martin, au moyen de sa lampe électrique, éclaira l'intérieur de la tombe. Il ne vit que des murs nus et verdâtres et, au milieu du sol poussiéreux, l'auge de pierre vide que le défunt lord Selford y avait laissée. Pas trace de cercueil.

Tout à coup, le passage s'illumina d'une aveuglante lueur bleue et la jeune fille saisit le bras du détective.

– Un éclair, dit Havelock calmement. Je sentais venir cet orage.

Bientôt les éclairs et les coups de tonnerre se succédèrent avec une rapidité terrifiante.

– Au moins, nous sommes à l'abri, railla Dick, espérant ranimer le courage de la jeune fille qui paraissait fortement émue.

Il y eut une explosion assourdissante. Tout au bout du couloir, le bruit du fer frappant le fer suivit le coup de tonnerre.

Le détective se précipita vers l'entrée. Un éclair faillit l'aveugler. Mais il avait vu ce qu'il craignait. Quelqu'un avait refermé la lourde grille sur eux. Et, sur le sol détrempé, devant la porte, il vit la trace de deux pieds nus.

CHAPITRE XIV

Sybille et Havelock l'avaient suivi de près. Tous deux étaient fort pâles.

Tout à coup, le revolver de Dick partit. Deux fois il fit feu sur une ombre qu'il voyait fuir au travers des frondaisons. Un éclair lui avait révélé les énormes bras musclés qu'il connaissait si bien.

– Vous avez la clé de la grille ? demanda-t-il doucement à l'avocat. Donnez-la-moi.

Dick Martin prit la clé que lui tendait une main tremblante, passa le bras à travers les barreaux et ouvrit la grille.

– Retournez au château avec miss Lansdown, dit-il. Je vous suivrai bientôt.

Il se précipita dans les buissons où il avait vu passer l'ombre humaine ; il n'y avait plus personne, mais des traces de sang prouvaient que l'une des deux balles, au moins, avait porté.

Le jeune homme revint lentement vers les tombes, s'assurant que tous les buissons, sur son chemin, ne cachaient plus personne. Il rouvrit la grille, grâce à la clé qu'il avait gardée, puis, sortant une paire de menottes de sa poche, il en attachait une à chaque battant, de façon à ce qu'elle ne pût être refermée. Cela fait, il descendit les marches et, allumant sa lampe, il se retrouva devant la porte aux sept serrures. De la poche in-

térieure de son gilet, il tira ses deux clés et les essaya sur les différentes serrures. La première ouvrait la quatrième serrure et la deuxième ouvrait la dernière. Il tira sur la porte, mais sans résultat.

Évidemment les sept clés seules devaient ouvrir simultanément les sept serrures, pour faire bouger cette masse d'acier. Mais la porte une fois ouverte, que trouverait-on ?

Dick remit les clés en poche et remonta au jour. Il s'arrêta stupéfait. Des traces de pieds nus, toutes fraîches, passaient à quelques mètres de la grille. L'homme fauve était donc revenu ? Sans doute ses yeux haineux guettaient le jeune homme de derrière quelque arbuste. Malgré son sang-froid, Dick Martin sentit un frisson parcourir ses membres. Lentement, et contre tous ses instincts qui le poussaient à prendre sa course à travers bois, le jeune homme reprit le chemin du château sans jamais se retourner. Ce fut avec un soulagement sans bornes qu'il arriva aux immenses pelouses précédant la maison. L'attaque prévue ne s'était pas produite.

Dick arriva près de Sybille et de Havelock qui se séchaient devant un grand feu de bûches.

– Eh bien ! dit l'avocat en lui faisant place. L'avez-vous vu ? Sur qui avez-vous tiré ?

– Sur personne. Ces buissons étaient vides, affirma Dick sans sourciller.

Le retour fut silencieux. Chacun des trois personnages était plongé dans ses réflexions. La pluie qui tombait toujours n'incitait pas à la conversation.

Aussitôt de retour à Londres, Dick Martin alla retrouver M. Sneed. Il lui fit part des péripéties de la journée.

– Et l'homme nu, avez-vous pu le voir ? demanda Sneed.

– À peine. Il est rapide et fuyant comme une anguille. Un pauvre type, peut-être ?

– Un pauvre type ? Auriez-vous la même idée que moi ? Ce Staletti, vous le saviez sans doute, a des théories à lui pour le remaniement de la race humaine. Rien que cela ! Il prétend que si on prend un enfant de deux ou trois ans et qu'on l'élève comme un animal sauvage, on obtient un parfait spécimen humain qui n'a pas besoin d'habits et ne parle pas, mais dont toute l'énergie vitale sert au développement de ses os et de ses muscles. Ce pauvre type, comme vous dites, est peut-être le résultat des expériences de cet infernal charlatan ? Nous ferons une descente chez lui cette nuit même. Je lui promets le bain à perpète si je trouve quelqu'un chez lui qui ne sait pas épeler p-a-p-a, papa.

Ce qu'il y a de certain, ajouta-t-il après un moment de réflexion, c'est que vous étiez attendu cette après-midi. Et j'ai dans l'idée – mais ce n'est qu'une idée – que la présence de Havelock les a surpris. Enfin... je vous attends ce soir pour la perquisition chez Staletti.

Il était dix heures quand les deux autos de la préfecture, tous feux éteints, s'arrêtèrent devant la maison du docteur Staletti.

La sinistre demeure était plongée dans l'obscurité la plus complète.

Le docteur Staletti ne parut pas le moins du monde impressionné par ce déploiement de forces policières. Ce fut avec un sourire sarcastique qu'il s'adressa à l'inspecteur Sneed :

– Oh ! oui, je vous connais. Vous êtes Sneed, de Scotland Yard, et le jeune homme derrière vous est celui qui avait perdu son essence l'autre soir. Entrez, messieurs, entrez.

Il était évident, par l'attitude même du personnage, que leur visite était attendue. Les policiers inspectèrent cependant

toutes les pièces de la maison, sans rien découvrir de suspect. À côté de la chambre à coucher du docteur, il y avait une pièce qui ne contenait que deux grabats.

– Qui loge ici ? demanda Sneed.

– Personne, affirma Staletti. Je vis seul. Ah ! je sais ce que vous pensez. Vous espérez trouver ici quelques exemplaires de ces hommes supérieurs que je rêvais d’opposer à ces petits hommes fragiles qui ont la poitrine étroite, fument des cigarettes et apprennent l’algèbre ? Mais vos sottes lois m’ont empêché de travailler, j’ai dû renoncer à mon idée.

– Fort bien, répondit Sneed, et, jetant un dernier coup d’œil autour de lui, il s’en fut, suivi de ses agents.

Dès que le bruit du moteur se fut complètement éteint, le docteur remonta dans sa chambre. Il ouvrit un tiroir et y prit un de ces longs fouets dont se servent les valets de chiens pour conduire une meute. Traversant la chambre, il ouvrit une grande armoire que les policiers avaient consciencieusement examinée. Staletti pressa sur un ressort et fit jouer le double-fond qui s’ouvrit comme une porte. Un être énorme, vêtu seulement d’un pagne déchiré, sortit des ténèbres en clignant des yeux.

– Au lit. Il est tard, commanda Staletti, parlant grec et montrant son fouet.

Le géant aux yeux vides se mit à trotter et courut vers la chambre aux grabats. Le docteur referma la porte à clé ; et, toujours muni de son fouet, sortit dans le jardin, derrière la maison. Arrivé au pied d’un grand chêne, il siffla d’une façon particulière. Aussitôt, quelque chose de lourd vint tomber à ses pieds.

– Chambre, lait, dormir, dit-il, cette fois-ci en anglais, à cet autre être, étrange et nu comme le premier. Puis il le suivit dans la maison, toujours en brandissant son fouet.

Quelques instants plus tard, le docteur Staletti, portant sur un plateau deux énormes bols de lait et deux plats de viande crue, montait nourrir ses créatures. Les ayant enfermées pour la nuit, il se remit à ses chères études, l'esprit en repos, la conscience tranquille.

CHAPITRE XV

Deux facteurs importants étaient entrés dans la vie de Sybille Lansdown et, depuis lors, il lui était devenu difficile de concentrer son attention uniquement sur les éditions rares et les livres savants. Bien peu de femmes visitaient la bibliothèque. La jeune fille fut donc passablement étonnée en voyant entrer une grosse dame trop richement vêtue et qui n'avait rien d'une intellectuelle.

– Êtes-vous miss Lansdown ? demanda-t-elle.

Sybille se leva.

– Oui, madame. Désirez-vous un livre ?

– Non, je ne lis pas de livres, des bêtises. Je suis M^{me} Bertram Cody. Mon mari connaissait votre père, miss. Ils étaient très liés, il y a des années. Et ce matin il m'a dit – mon mari naturellement – il m'a dit : « Élisabeth, si vous allez en ville, allez donc à la bibliothèque Bellingham, voir miss Lansdown. Demandez-lui de venir prendre le thé avec nous. Dites-lui que j'aurais quelque chose de très important à lui communiquer, au sujet de son père, une chose qu'elle ne sait certainement pas. »

Sybille était intriguée. Qui pouvaient être cette grosse dame vulgaire et son mari ? Comme si elle devinait les pensées de la jeune fille, la femme reprit :

– Mon mari, le docteur Cody – pas docteur en médecine, mais ès lettres, ma chère – mon mari m’a dit : « Voyez la jeune fille et dites-lui de ne souffler mot à personne de ceci, car cela pourrait me coûter cher. Persuadez-la de venir prendre une tasse de thé. Avec notre Rolls-Royce, cela ne lui prendrait qu’une heure et personne n’en saura rien. »

– Mais pourquoi personne ne peut-il rien savoir ? demanda Sybille, plus amusée qu’inquiète des façons insolites de M^{me} Cody. Elle faisait du mystère à cœur ouvert.

– À cause de vos ennemis, dit M^{me} Cody sur un ton solennel. Ils ne sont pas seulement après vous, mais ils en veulent aussi à ce policier, ce Canadien.

– Vous voulez dire à M. Martin ? Mais je ne vois pas le rapport entre lui et mon père.

– Mon mari vous dira tout cela, miss. Ce n’est pas loin, dans le Sussex, à deux pas d’ici. Si vous pouvez vous libérer, juste le temps de prendre une tasse de thé ?...

– Je pourrais faire cela – j’ai fini à quatre heures aujourd’hui, dit la jeune fille.

– Il est trois heures et demie. Je vous attendrai dans le square, avec la Rolls-Royce – elle prononçait le nom avec emphase. Vous verrez, jeune fille, vous serez bien étonnée de tout ce que mon mari vous racontera. Vous me serez reconnaissante d’être venue vous chercher.

M^{me} Cody partie, Sybille voulut téléphoner à sa mère, mais celle-ci était absente. En vain elle essaya d’avoir Dick Martin au bout du fil.

À quatre heures elle sortit. Aussitôt une superbe limousine vint s’arrêter devant le perron.

– J’espère que vous avez prévenu votre mère, ma chère ? demanda M^{me} Cody, quand la jeune fille fut installée.

– Je n’ai pu le faire, elle n’était pas chez nous. Un ami auquel j’ai téléphoné était également absent.

– C’est dommage, on ne sait jamais ce qui peut arriver, assura M^{me} Cody sentencieusement.

Moins d’une heure après, la voiture s’arrêtait devant une maison d’apparence cossue.

Un petit homme souriant que Sybille n’avait jamais vu se précipita à leur rencontre.

– Et voici donc la fille de mon vieil ami ! s’écria-t-il jovialement. Vous ne me reconnaissez pas, sans doute ?

– Je crains que non, docteur Cody, dit Sybille en riant.

– Mettez-vous à votre aise, mon enfant, dit Cody. Puis, se tournant vers sa femme il ajouta : « Si vous nous donniez du thé, ma chère ? Miss Lansdown doit être fatiguée du voyage.

Dans le hall, M^{me} Cody rencontra le chauffeur.

– Qui est-elle, ma tante ? demanda-t-il.

– C’est la jeune fille dont on vous a parlé. Vous posez trop de questions, mon ami.

– Je le pensais. Et qu’est-ce que le vieux va en faire ? Est-ce qu’elle a la clé ?

– Mais non, elle n’a pas la clé, imbécile. Que venez-vous me raconter avec votre histoire de clés ? Occupez-vous de vos affaires.

– Ce sont mes affaires, cette fois, dit le chauffeur obstiné. Je ne sais ce qu’elle est ni qui elle est, mais s’il y a du vilain, moi je n’en suis pas. Le patron a donné un jour de congé à la cuisinière et la femme de chambre est partie malade. Je trouve cela curieux. Dans une heure je serai là avec la voiture pour ramener la jeune fille où je l’ai prise.

La femme ne lui répondit pas. Elle s'en alla préparer le thé. Elle porta le plateau au salon et se retira aussitôt. Sybille trouva cela fort naturel, croyant que M. Cody désirait lui parler en particulier. Deux ou trois fois elle essaya d'amener la conversation sur le sujet qui l'intéressait, mais le docteur Cody, fort habilement, faisait dévier l'entretien. Si bien que la jeune fille se sentit devenir inquiète. N'avait-elle pas été fort imprudente en suivant une femme inconnue et vraiment peu engageante jusque dans cette lointaine maison ? Et elle n'avait pu prévenir personne... Prise de peur, Sybille songeait au moyen de s'enfuir. La grand'route passait devant la propriété. Une fois là, elle trouverait bien le moyen de se tirer d'affaire.

– Vous avez une bien jolie maison, monsieur Cody, commença-t-elle.

– N'est-ce pas qu'elle est bien ? lui répondit-on. Voulez-vous la visiter ?

– Non, c'est le jardin que je voudrais voir.

Elle se leva et alla regarder par la fenêtre.

– Certainement, dit M. Cody. Permettez-moi seulement de finir mon thé. Mais je vois que vous n'avez pas bu le vôtre. Il sera froid. Je vous en verse une autre tasse ?

– Non, non, merci, dit la jeune fille, que ce regard énervait. Celle-ci suffit. Et elle but le liquide fade d'un trait.

L'instant d'après elle tombait évanouie dans les bras tendus de M. Cody. Il l'étendit doucement sur un divan, et sortit en enfermant sa victime à clef.

Le chauffeur prenait l'air sur le pas de la porte en fumant une cigarette.

– Voulez-vous aller au village pour moi, Tom ? demanda Cody. Il me faudrait des timbres.

– Tout à l’heure, dit le respectueux chauffeur. Qu’est devenue la jeune fille ? Ne me dites pas qu’elle est sortie, car il y a un quart d’heure que je suis ici, et j’ai entendu sa voix dans le salon.

– Elle se repose, affirma Cody. Et puisque vous y voilà, votre place est à la cuisine, mon garçon. J’en ai assez de votre insolence. Ne croyez pas, parce que j’ai épousé votre tante, que la maison vous appartienne. Je vous ai assez vu, et vous pouvez filer.

– Filer ! Évidemment que je peux filer. Parce que personne ne pourrait m’en empêcher si j’en avais envie. Mais je n’en ai pas envie. J’y suis, j’y reste. Et pour en revenir à votre sale combine...

M. Cody trépigna de colère.

– Bandit ! Vous osez nous accuser ; moi et votre tante ?

– Ma tante, je la révère. Tout ce que j’ai de mauvais dans l’esprit, c’est elle qui l’y a mis. Il n’y a aucune manière de se procurer de l’argent rapidement qu’elle ne connaisse. Oui, elle a été très bonne pour moi et je me demande souvent ce qu’elle a bien pu faire de mon frère jumeau ? Nous n’avions que sept ans quand il a disparu...

– Quand il est mort, insinua Cody.

– Heuh ! Quand il est mort ? Bonne chère tante, elle ne sait pas la chance qu’elle a d’être une femme. Et maintenant, je vais préparer la voiture ; faites en sorte que la jeune fille soit prête quand je reviendrai.

Et le son de sa voix était si menaçant que M. Cody se précipita dans la chambre de sa femme d’où s’éleva bientôt le bruit d’une violente dispute.

CHAPITRE XVI

Sybille était assise sur le sofa, la tête dans les mains. Sans un mot, M^{me} Cody la prit par le bras et l'aida à sortir de la chambre et à monter les escaliers. Ce fut dans une petite chambre mansardée qu'elle mena la jeune fille encore inconsciente de ce qui lui arrivait. Quand elle se réveilla tout à fait, Sybille, qui souffrait d'une forte migraine, se demanda comment elle était arrivée dans cette prison ? Il n'y avait qu'une fenêtre en forme de tabatière. Elle était cadenassée et couverte d'un fort grillage. La porte, paraissant fort lourde et ancienne, avait une énorme serrure et un verrou en haut et en bas.

La jeune fille se demandait comment elle avait pu être assez sotte pour se laisser prendre à cette histoire de révélation, qui n'eût pas trompé le plus naïf baby de Londres !

Soudain l'idée que la clé, la mystérieuse clé était pour quelque chose dans son aventure, lui traversa l'esprit. Elle se rappela que Dick Martin, lors de sa visite, avait parlé à sa mère d'un certain M. Cody.

Au même instant, l'objet de ses réflexions pénétra dans la pièce. Il était souriant et portait sous le bras un portefeuille de marocain noir.

– Ma chère enfant, dit-il, êtes-vous complètement remise ? Êtes-vous sujette à ces attaques ? C'était vraiment lamentable...

Comme la jeune fille se taisait, sidérée par son impudence, il ajouta :

– La situation est bien délicate pour moi. Supposons que vous alliez raconter que je vous ai fait prendre quelque drogue et que ce n'est pas de votre plein gré que vous vous reposez dans cette chambre, cela pourrait fort naturellement m'attirer des ennuis. J'ai donc pensé que si vous aviez la bonté de me signer un certificat comme quoi moi, Bertram Cody, docteur-ès-lettres, je me suis conduit dans toute cette affaire avec la plus grande correction, cela faciliterait bien des choses. Vous pourriez ensuite retourner au plus tôt auprès de Madame votre mère, qui doit commencer à être inquiète.

Tout en parlant, il ouvrit le portefeuille et retirait une feuille de papier ministre couverte d'une fine écriture. Il tendit un stylographe à la jeune fille.

Sybille avait bien envie de terminer cette sottise aventure. La promesse de revoir bientôt sa mère, l'incitait à faire des concessions. Elle s'apprêtait donc à signer le document que Cody lui tendait et qu'il couvrait presque entièrement de sa large main, quand ses yeux tombèrent sur quelques mots qui réveillèrent tous ses soupçons.

Au cas où la prénommée Sybille Hélène Lansdown mourrait avant le nommé Bertram Albert Cody...

– Quel est ce papier ? demanda-t-elle.

– Signez, ordonna Cody, d'une voix dure, d'où toute feinte politesse était bannie.

– Non, protesta Sybille, je ne signerai jamais un document que je n'ai pas lu.

La figure de Cody se décomposa de fureur, si effroyablement que la jeune fille, prise de peur, se précipita vers la porte. Mais avant qu'elle pût l'atteindre, il l'avait saisie et rejetée sur le lit.

– Vous attendrez ici, mademoiselle, sans nourriture et, si je le pouvais, sans sommeil jusqu'à ce que vous ayez changé d'avis. Je vous donnais l'occasion de sauver votre vie, pauvre sotte, et vous n'avez pas été assez avisée pour la saisir. Tant pis pour vous.

Laissant la jeune fille tremblante d'effroi, Cody sortit, fermant et verrouillant la porte derrière lui. Une fois seule, Sybille se laissa aller au désespoir. Mais bientôt elle se ressaisissait. Elle essaya, mais en vain, d'ouvrir la porte et la fenêtre. Ensuite elle se barricada comme elle put et retourna se coucher, l'oreille tendue à tous les bruits de la maison. Les heures passèrent. Il faisait maintenant tout à fait nuit et, malgré tous ses efforts pour rester éveillée, Sybille Lansdown s'endormit profondément.

Elle se réveilla, le cœur battant trop vite. Quelqu'un avait crié ? Elle se redressa et écouta. Pendant de longues minutes, le silence ne fut pas rompu. Puis, soudain, de l'étage en dessous, vint le bruit d'une chute, suivi d'un hurlement prolongé : le cri d'un être qu'on égorge. Quelques secondes plus tard, un autre cri monta plus profond, guttural, horrible, et qui n'avait rien d'humain. Glacée d'épouvante, la jeune fille se sentait incapable de tout mouvement. Elle ne put qu'attendre dix minutes, un quart d'heure. Alors elle entendit s'approcher un bruit de pieds nus frôlant le linoléum du couloir, menant à la chambre où elle était enfermée.

Les pas s'arrêtèrent devant sa porte. Quelqu'un au souffle rauque, comme celui d'une bête, tira les verrous et tourna le bouton. Mais la porte, fermée à clef résista. Il essaya de la défoncer. Dans l'espace vide entre la porte et le plancher parurent trois doigts énormes, rouges et dégouttants de sang. Ils agrippè-

rent la porte, essayant de la soulever, hors de ses gonds. À cette vue, Sybille recouvra brusquement l'usage de ses membres. Elle se précipita vers la fenêtre en criant de terreur. Comme elle levait les yeux, elle vit – la regardant par la lucarne – la figure livide et hagarde du chauffeur Tom Cawler.

CHAPITRE XVII

Dick Martin se coucha de mauvaise humeur. La même après-midi il était passé par la Bibliothèque Bellingham, espérant inviter Sybille à venir prendre le thé avec lui. Mais sa compagne lui apprit que, tous les lundis, Miss Lansdown s'en allait à quatre heures et qu'aujourd'hui elle était partie avec une grosse dame, qui était venue la chercher en Rolls-Royce. Martin, désappointé, attendit jusqu'à sept heures avant de se présenter chez M^{me} Lansdown. La jeune fille n'était pas rentrée. M^{me} Lansdown lui apprit que, pendant son absence, Sybille avait téléphoné à la concierge pour prévenir qu'elle ne viendrait pas dîner. C'était un mauvais jour pour Dick Martin. Il se coucha de bonne heure.

Tard dans la nuit, la sonnerie du téléphone le réveilla.

– On vous parle du Sussex, dit une voix d'homme.

Il y eut un déclic, un silence, et puis :

– *À l'assassin !... On m'assassine... Mon Dieu ! Ils sont ici... les garçons... à l'assassin !*

Dick sentit couler un torrent de glace le long de sa colonne vertébrale.

– Qui est à l'appareil ? demanda-t-il vivement.

Pas de réponse.

– Qui êtes-vous ? D'où me parlez-vous ?

Toujours pas de réponse. Puis un profond soupir, un juron et un cri qui finit comme un sanglot.

– *Ne me touchez pas, ne me touchez pas. Au secours !*

Un bruit de meubles brisés et puis plus rien.

Dick coupa et demanda le Central.

– Je suis M. Martin de Scotland Yard. Je voudrais savoir d'où venait cette communication. C'est urgent. Prévenez-moi quand vous le saurez.

En hâte il s'habilla. Il laçait ses souliers quand la sonnerie le ramena dans son bureau.

– Cette communication venait de South Weald dans le Sussex.

South Weald ? La maison, de Cody ? Parbleu ! C'était Cody. Maintenant il reconnaissait la voix. Et ce qu'il avait entendu, était – sans aucun doute – une scène de meurtre.

– Prévenez la police de South Weald et dites-leur d'envoyer tout de suite des agents chez M. Bertram Cody à Weald House. Il s'y passe du vilain. Et maintenant, donnez-moi Brixton 9007.

– Écoutez Sneed, dit-il quand il eut obtenu la communication. Il se passe quelque chose chez Cody et il raconta ce qu'il avait entendu.

– Préparez votre voiture, dit Sneed. Je serai près du pont du chemin de fer, à Road, avec deux agents.

– J'y serai dans dix minutes.

Dick s'empara de son pardessus et se précipita vers la porte. À peine l'eut-il ouverte qu'il recula étonné. M^{me} Lansdown, pâle et défaite se trouvait sur le seuil.

– Sybille n’est pas rentrée, dit-elle.

Elle suivit le jeune homme dans la salle à manger et lui expliqua que Sybille n’était pas rentrée à minuit. Elle était allée jusque chez Jane Allen, la seule amie intime de sa fille. Celle-ci était couchée et n’avait pas vu Sybille depuis plusieurs jours.

– J’ai ensuite téléphoné à deux autres amies, avec qui Sybille aurait pu passer la soirée ; mais elles ne savaient rien. Heureusement, j’ai pu joindre la jeune fille qui travaille avec Sybille à la bibliothèque. Celle-là m’a décrit la personne avec laquelle Sybille est partie : une grosse femme, trop richement vêtue, avec beaucoup de bijoux et parlant d’une façon vulgaire.

M^{me} Lansdown vit le jeune homme pâlir. Elle s’accrocha à son bras :

– Qu’est-ce qu’il y a ? Vous savez quelque chose ?

– Mais non, rien du tout ! Rentrez chez vous pour attendre Sybille, madame Lansdown. Dès que je saurai quelque chose, je vous téléphonerai.

Sans s’attarder à des formules de politesse, il dégringola l’escalier, devant elle, et sortit sa voiture du garage, avant qu’elle eût réintégré son taxi.

Près du pont de Brixton, il trouva Sneed et ses agents. Aussitôt que Sneed fut assis à ses côtés, Dick lui raconta la disparition de Sybille. Sans aucun doute, c’était M^{me} Cody qui l’avait enlevée. Mais pourquoi ?

– Certainement, quelque chose de grave s’est passé là, Sneed. L’homme qui m’a parlé, ne jouait pas la comédie.

Ils passèrent devant la propriété de Staletti, comme toujours plongée dans la plus complète obscurité.

– Drôle d’histoire que cette affaire Selford, dit Sneed d’un ton méditatif. Des ennuis de quelque côté que vous vous tourniez. Je me demande ce qu’il a fait ?

– Qui ça, Selford ? demanda Dick.

– Pourquoi ne revient-il pas en Angleterre ? Pourquoi jouet-il les juifs errants ? Vous ne l’avez jamais vu, n’est-ce pas ?

– Non, mais j’ai vu sa photographie. Il était sur le balcon de l’hôtel au Cap quand le nouveau gouverneur général est arrivé. Le portier de l’hôtel m’a montré la photo dans un journal local. J’y suis allé. J’ai demandé le cliché et je l’ai fait agrandir. Je vous le ferai voir un de ces jours.

Quelques instants plus tard, ils arrivaient devant la maison de M. Cody. Aucune lumière ne brûlait et personne ne répondit au coup de sonnette impétueux de Dick Martin. On ne répondit pas davantage aux coups frappés sur la porte ni au gravier lancé dans les fenêtres de l’étage.

– Nous devons entrer par les fenêtres, dit Sneed. Mais les fenêtres étaient toutes protégées par des volets, sauf deux étroits panneaux de verre dépoli, placés de chaque côté de la porte.

– Vous ne passerez jamais par là, affirma Sneed, conscient surtout de son propre volume.

– C’est ce que nous verrons, dit le détective rageusement.

Et le Falstaff de Scotland Yard vit Dick s’emparer d’un tournevis, dévisser le panneau, et se glisser, les pieds d’abord, par une ouverture qui ne semblait pas devoir livrer passage à un être humain. La tête fut la partie la plus difficile à introduire, mais Dick finit tout de même par se trouver dans le hall, sans autre mal qu’une oreille éraflée.

Aucun bruit, sauf le lent tic-tac d’une vieille pendule dans sa gaine. Mais soudain Dick renifla. Il avait l’odorat très déve-

loppé. Ce qu'il sentait maintenant le fit frissonner. Il sortit sa lampe de poche et en hâte ouvrit la porte d'entrée.

– Il y a eu un crime ici, Sneed, dit-il brièvement. Sentez-vous l'odeur de sang ?

– Du sang ? Grand Dieu non ! Trouvez donc le commutateur ?

Dick découvrit un tableau avec cinq commutateurs. Le hall et la cage d'escalier furent inondés de lumière. Regardez donc ! s'écria l'inspecteur.

Et du doigt il montrait l'escalier.

Penchée au-dessus de la balustrade, M^{me} Cody, agrippée des deux mains à la boiserie, les regardait. Ses yeux vitreux et son visage blafard étaient figés dans une expression d'horreur inimaginable.

CHAPITRE XVIII

– Morte ! annonça Sneed, bien inutilement, car la chose était évidente. Et de frayeur, ajouta-t-il. Elle aura vu quelque chose d'atroce.

Les deux hommes montèrent l'escalier jusqu'au premier palier, où se trouvait le corps.

– On dirait qu'elle tient quelque chose, s'écria Dick. Et, desserrant les doigts crispés et raidis, il fit tomber sur le parquet un petit objet métallique : une clé semblable à celle qu'il avait confiée à sa banque.

Ils se regardèrent un instant sans parler.

Sneed demanda :

– Où est Cody ? Où est le téléphone ?

– Dans le bureau en bas. Mais qu'est-ce que cela, Sneed ?

Et du doigt Dick montrait le tapis d'escalier.

Ce tapis épais et moelleux était de couleur gris-souris et portait toutes les deux ou trois marches, l'empreinte d'un énorme pied nu, taché de sang. En courant, les deux détectives redescendirent, l'escalier, suivant les traces qui les menèrent en droite ligne à la porte du bureau. Dick l'ouvrit le cœur battant. Sur la table d'acajou, la lampe voilée brûlait. Dick aperçut aussi-

tôt le téléphone renversé. Il fit deux pas dans la pièce, suivi de Sneed. Soudain toutes les lumières s'éteignirent.

– Avez-vous touché au compteur ? demanda Sneed.

– Non, monsieur, répondit l'agent placé dans le hall. Ou c'est une panne, ou la lumière a été coupée de la route.

Dick avait déjà repris sa lampe de poche. Il contournait lentement la table. Il s'arrêta tout à coup. À ses pieds, le corps de Bertram Cody était replié sur lui-même, sa main crispée sur le cornet du téléphone. Il était affreux à voir. Car le meurtrier ne s'était servi, pour toute arme, que du tisonnier ensanglanté qui se trouvait à côté du cadavre. Tous les tiroirs du bureau avaient été vidés et leur contenu emporté.

Sneed sortit une paire de gants en coton blanc de sa poche, les mit et ramassa soigneusement le tisonnier qu'il plaça sur le bureau.

– J'ai fait téléphoner à Scotland Yard, pour le photographe, et aussi à la police locale, dit-il. Il y a probablement des empreintes sur le tisonnier qui nous seront utiles.

Il y avait une porte au fond de la chambre qui menait à une petite salle à manger. Là une fenêtre était ouverte sur le jardin.

– C'est évidemment Cody qui a téléphoné, et c'est M^{me} Cody qui a emmené ici Sybille Lansdown, résuma Dick. Sneed, nous devons trouver cette jeune fille.

Il se sentait malade de peur et l'inspecteur ne pouvait deviner le doute qui tourmentait Dick sous son air calme.

À ce moment l'homme qui avait été chargé de téléphoner à Scotland Yard revint.

– Le fil du téléphone a été coupé pendant que je parlais, annonça-t-il. J'étais juste en communication avec M. Elmer du Yard, quand l'appareil cessa de fonctionner.

– Celui qui a fait le coup est encore dans les environs. Nous savons maintenant que ce n'était pas une panne qui a éteint l'électricité. Allons voir là-haut mon garçon.

Ils montèrent l'escalier, passèrent devant le cadavre de M^{me} Cody et inspectèrent toutes les pièces du premier étage. Elles étaient toutes inoccupées et l'ordre y régnait.

Dès qu'ils prirent l'escalier menant à l'étage supérieur, ils retrouvèrent les traces des pieds sanglants ; l'assassin était monté là-haut. Bientôt ils se trouvèrent devant une lourde porte de chêne arrachée de ses gonds et dont la serrure était cassée en plusieurs morceaux Dick pénétra dans la pièce et promenant les rayons de sa lampe tout autour de lui les arrêta sur un petit objet blanc tombé au pied du lit. C'était un mouchoir taché de sang. Il le ramassa d'une main tremblante et vit les initiales brodées : *S. L.*. Le mouchoir de Sybille !

Pendant ce temps l'inspecteur Sneed étudiait la porte.

– Des taches de sang sur la porte. Voyez donc, Martin. Des empreintes digitales et remarquablement nettes. Regardez comme elles sont grandes. Elles ne peuvent appartenir qu'au gentleman que vous avez rencontré chez Staletti. C'est encore lui le meurtrier. Et naturellement, il a filé par là, dit-il en voyant la lucarne ouverte. Une chaise était placée sous la lucarne. Dick y monta et, se hissant sur le rebord, sortit sur le toit. Il se trouvait sur une plate-forme en zinc de trois pieds de large au bout de laquelle il découvrit une échelle de maçon, placée contre le mur.

– Elle a dû être aidée par quelqu'un de l'extérieur, dit-il en revenant près de son compagnon. Les domestiques sont tous partis. Cela ne peut être que Cawler.

– Aidez-moi, je monte, dit l'inspecteur.

Dick lui tendit la main. Avec une facilité surprenante chez un homme de ce tour de taille, Sneed grimpa sur la plate-forme.

– Ah ! et revoilà nos traces de sang en haut de l'échelle, annonça-t-il.

L'espoir, qui venait de renaître dans le cœur de Dick Martin, s'enfuit à nouveau. Le jeune homme descendit l'échelle et se trouva à l'entrée d'un jardin potager. Le gravier des allées rendait toute recherche de traces inutile.

– Tenez l'échelle, je descends, cria Sneed. Et beaucoup plus vite que Dick ne s'y attendait, il se trouva à son tour dans le jardin.

Ils avaient dépassé le premier carré de choux, quand Sneed murmura :

– Je pense que ce ne serait pas une mauvaise idée... Devant eux, deux coups de feu jaillirent des ténèbres.

Instinctivement, les deux hommes éteignirent leurs lampes et se couchèrent à plat ventre parmi les légumes. Au même instant, une fusillade terrible éclata devant eux. Les balles sifflèrent sans répit, pendant plus d'une minute.

Puis, aussi brusquement qu'elle avait commencé, la fusillade s'arrêta.

– Qu'est-ce que c'était ? murmura Sneed dans l'oreille de Dick. Un régiment de soldats ?

– Un homme avec deux pistolets automatiques fut la réponse, sur le même ton. Il a tiré au moins vingt coups.

Quelques minutes passèrent. Dick avançait lentement, en rampant sur le sol, tenant son revolver d'une main. Il arriva ainsi péniblement jusqu'à l'endroit où finissait le gravier de l'allée, et commençait la terre meuble du verger.

Il attendit encore plusieurs minutes, l'oreille tendue, puis il se redressa et se retournant, dit à Sneed :

– Tout va bien. Au même instant, un coup de feu lui éclata dans le visage.

La balle, tirée presque à bout portant, passa si près de l'œil gauche, que le jeune homme fut aveuglé pendant quelques secondes. Mais le trépignement d'une fuite dans la terre molle, lui rendit tout son sang-froid. Il se précipita en avant et s'étala aussitôt. L'assassin avait tendu un fil de fer entre les arbres, pour couvrir sa retraite.

– Inutile d'insister, expliqua-t-il à Sneed qui venait de le rejoindre. L'homme a eu le temps d'arriver au petit chemin, derrière le verger. De là à la grand'route il n'y a qu'un pas.

Ils revinrent à la maison furieux et perplexes.

Où était Sybille Lansdown ? Le jeune homme avait beau se dire que si elle courait quelque danger, son instinct le prévendrait, cela n'éclaircissait pas l'énigme. Sneed, sa lampe à la main, s'en alla fureter dans les appartements et revint dans le hall portant un coffret de bois des Indes.

– J'ai trouvé ça sous le lit, dit-il. Ce sont les papiers de M^{me} Cody. Prenez-en la moitié, j'examinerai le reste.

Dick défit le ruban qui nouait les papiers et se mit à lire. Il y avait une ou deux lettres, d'une grosse écriture enfantine signées : « Votre neveu qui vous aime : *John Cawler*. »

– Je croyais qu'elle n'avait qu'un seul neveu, Tom ?

– On ne sait jamais combien de neveux les gens ont, dit Sneed. Ça doit être le frère de Tom. Mais où est-il ce sacré chauffeur ? Peut-être est-il pour quelque chose dans ce meurtre ?

– Non, affirma Dick. Je connais Cawler ; c'est un voleur professionnel et ceux-là ne tuent jamais.

Puis il trouva une lettre adressée à M^{me} Cawler :

Je viens de voir Staletti qui me dit que Lord Selford est au plus mal. Je vous prie de bien vouloir me tenir au courant de son état de santé, pour des raisons que vous devinez.

Et c'était signé : *H. Bertram.*

– Alors ils se connaissaient tous, Staletti, Cody – qui signe ici H. Bertram, Dieu sait pourquoi – M^{me} Cody, ex-M^{me} Cawler, et Lord Selford ? s'écria Dick.

– Ah ! vous n'aviez pas encore deviné ça ? répondit Sneed. Voici leur acte de mariage qui date de huit mois, après la mort de Selford. Staletti était témoin et un certain William Broun. Et où allons-nous maintenant, jeune homme ?

– Je ne le sais vraiment pas, répondit Martin, qui paraissait fiévreux. Il regarda sa montre qui marquait deux heures et quart. Brusquement il se décida :

– Nous allons à Selford Manoir, annonça-t-il. Ce n'est qu'à trois milles d'ici. Je ne sais pas ce que nous trouverons là, mais certainement nous trouverons quelque chose.

Arrivés sur la route, ils eurent la désagréable surprise de trouver les pneus de l'auto complètement lacérés. Ce fut donc à pied qu'ils prirent la route de Selford Manoir.

CHAPITRE XIX

Ce moment de terreur où Sybille rencontra le regard de Tom Cawler penché sur la lucarne, ne devait plus s'effacer de sa mémoire. Derrière elle les coups et les grognements de l'homme fauve essayant de forcer la porte ; au-dessus d'elle, un autre ennemi possible. Le visage de Cawler disparut. Elle vit la grille de fer tourner sur ses gonds rouillés. Quelques secondes après, la tabatière était ouverte et une main se tendait vers la jeune fille. Sans hésiter, Sybille grimpa sur une chaise et, agrippant la main, se sentit soulevée jusque sur la plate-forme. Jetant un regard derrière elle, elle vit tout un panneau de la porte qui cédait. Mais Cawler, tenant d'une main une vieille lanterne contenant une bougie, prit Sybille par le bras et la conduisit jusqu'à une échelle. Sans demander d'explications, la jeune fille se laissa glisser du haut en bas, suivie aussitôt de Cawler. Au-dessus d'eux, des pas lourds et un souffle rauque leur apprirent qu'ils étaient poursuivis. Ils n'eurent pas le temps de renverser l'échelle. Jetant sa lanterne, Cawler prit Sybille par la main et l'entraîna en courant à travers le jardin, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent sur la route. En face d'eux s'élevait un mur très vieux et très haut.

– Par là, c'est le parc de Selford Manoir, murmura Cawler. Il y a une brèche un peu plus bas. Je crois que ce serait encore la meilleure cachette pour vous. S'il est sur nos traces, nous ne pourrions pas lui échapper.

– Qui est-il ? demanda-t-elle. Qu'est-il arrivé ? J'ai entendu crier.

– Moi aussi, dit Cawler. Je pensais que c'était vous, et c'est alors que j'ai pris l'échelle et que je suis venu à votre secours. Quant à ce géant à moitié nu, il doit être un peu fou. Je ne l'ai jamais vu qu'une fois, de loin. Je n'avais pas envie de m'approcher. Je vous le jure. J'ai bien une idée, mais cela ne vous intéresserait pas. Voici la brèche...

Elle était invisible, même en plein jour, car elle était couverte par un massif de rhododendrons qui paraissait infranchissable. Mais Cawler connaissait le chemin. Soulevant une branche, il fit passer la jeune fille devant lui.

Sybille pénétra dans un endroit inconnu d'elle. Cawler lui expliqua qu'ils étaient dans cette partie du parc, appelée le coin du berger, où l'ancien Lord Selford faisait paître ses fameux troupeaux de moutons. À leur gauche, Sybille aperçut une sorte de très haute falaise blanche, au pied de laquelle il y avait un étang.

– C'est la carrière, continua Cawler. Il y a une route tout en haut, mais elle est très dangereuse, pas de parapet ni rien. Il y a eu des accidents, des gens qui sont tombés dans l'étang.

Tout à coup il s'arrêta et tendit l'oreille. Il avait entendu quelque chose.

– Continuez seule, murmura-t-il. Vers la gauche. Il y a un petit bois. Évitez la carrière.

Sybille était terrifiée à l'idée de rester seule, mais elle ne pouvait qu'obéir. Elle s'en alla dans la direction du petit bois, Sybille pénétra dans un endroit inconnu dont elle voyait vaguement les arbres devant elle.

Cawler attendait, couché sur l'herbe, ses yeux fixés sur une ombre mouvante qui s'avavançait lentement. Sa main droite se

crispait sur une grande clé anglaise en acier, seule arme qu'il avait emportée. Quand l'ennemi se trouva à proximité, Tom Cawler bondit sur lui. Les cris, le bruit de la lutte arrivèrent jusqu'à la jeune fille, qui se mit à courir droit devant elle. Elle buta contre une racine, tomba, se releva et fonça au travers d'une épaisse futaie. À chaque instant, elle se trouvait devant des obstacles que sa frayeur lui faisait croire insurmontables. Enfin elle arriva devant une pelouse qui grimpait la pente d'une colline. Elle continua au petit bonheur, ayant perdu tout sens de la direction. Si bien que, se retrouvant sous bois, elle crut avoir marché en rond et qu'elle revenait à son point de départ. Et puis soudain elle se trouva dans une clairière. La lune éclairait en plein un grand rocher blanc et le trou noir à sa base. Sybille faillit s'évanouir. Elle se trouvait à l'entrée de la tombe des Seford. Et la grille de fer était ouverte. Lentement elle maîtrisa ses nerfs et força ses membres rebelles à l'action. Elle marcha vers la grille. La clé était dans la serrure, mais aucune lumière n'était visible à l'intérieur. Comme elle hésitait, elle entendit derrière elle le bruit d'un profond sanglot. Son sang se glaça. L'homme-fauve la suivait. À moitié folle de terreur, elle ne réfléchit pas plus longtemps. Pénétrant dans la tombe, elle referma la grille, passa sa main entre les barreaux, tourna la clé dans la serrure et la retira...

Elle descendit les marches moussues et se trouva devant la deuxième grille. Là-haut une ombre obscurcissait l'entrée. Grand Dieu ! s'il cassait la serrure ! Et elle était seule, là avec les morts, dans la nuit.

Elle passa la main par les barreaux de la seconde grille, espérant Dieu sait quelle aide. Mais aussitôt une main froide et sèche saisit la sienne de l'intérieur de la tombe. Sybille ne put s'empêcher de crier de toutes ses forces. Elle s'écarquillait les yeux pour connaître ce nouveau sujet d'effroi. Elle ne vit rien. Se débattant comme une tigresse, elle passa l'autre main à travers les barreaux et celle-ci rencontra une barbe hirsute.

– Silence ! (La voix était sépulcrale.) Je ne vous ferai pas de mal, si vous me dites ce que vous faites ici.

– Je suis Sybille Lansdown ! cria-t-elle. Je suis entrée ici pour échapper à cet être – cette chose horrible !

– Sybille Lansdown ? répéta la voix vivement. Ainsi vous êtes..., la jeune fille ? Quelle coïncidence. Je vais ouvrir la porte, reculez de quelques pas, s’il vous plaît.

La grille grinça sur ses gonds. Sybille entendit le bruit sec d’une allumette qui s’enflamme. L’instant d’après, Sybille Lansdown put dévisager le docteur Staletti, à la lueur d’une petite lampe à pétrole. Devant la porte aux sept serrures, une trousse était étalée et montrait une série de petits instruments d’acier dont l’usage était inconnu à la jeune fille, jusqu’au moment où, levant les yeux, elle en vit un, introduit dans la deuxième serrure.

– Qu’est-ce qui vous a fait peur, ma pauvre enfant ? demanda l’homme à la barbe noire.

– Un..., un homme... sauvage, répondit la jeune fille encore tremblante.

– Vraiment extraordinaire et bizarre. Et vous êtes Sybille Lansdown ? C’est le ciel qui vous envoie. Quel âge avez-vous ? Vingt-deux ans ? C’est dommage. C’est trop tard, beaucoup trop tard. Aucune expérience ne réussit plus à cet âge-là. Il n’y a plus qu’une chose à faire. Asseyez-vous par terre.

La jeune fille, épuisée par les émotions de cette nuit tragique, se sentit impuissante sous le regard magnétique de Staletti. Elle obéit.

De la poche intérieure de sa jaquette, Staletti retira un petit flacon vert. Il en sortit deux pilules rouges qu’il donna à la jeune fille en lui ordonnant de les avaler. Sybille, sans hésiter, mit les

pilules en bouche, mais – par un dernier effort de sa volonté – ne les avala pas.

Staletti ramassa ses outils, referma la trousse et se dirigea vers une des portes de bois sculpté. Il y introduisit une clé et l'ouvrit en marmottant :

– Si toutes les portes de cette maison s'ouvraient aussi facilement que celle-ci, beaucoup de mal aurait été évité.

Il revint près de la jeune fille. Ne voyant plus les pilules dans sa main il approuva :

– Vous avez obéi, c'est bien.

Prenant sa lampe, il disparut dans la tombe, dont il referma la porte sur lui. Il y avait là un passage secret menant, Sybille ne savait où ? À peine Staletti avait-il disparu, que le charme fut rompu. Sybille crachant les pilules au loin, sortit de la tombe et se mit à courir de toutes ses forces dans la direction de Selford Manoir. La peur de Staletti lui faisait oublier ses terreurs précédentes et lui donnait des ailes. Bientôt elle arriva en vue du château. Comme elle approchait, une faible lueur brilla à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée. Elle s'approcha doucement et, comme la fenêtre était basse, elle put voir une petite chambre complètement lambrissée de chêne, du parquet jusqu'au plafond. Une énorme table sur laquelle brûlait une bougie, occupait le milieu de la pièce. Tout d'abord, Sybille ne vit rien d'autre ; mais brusquement, sortant d'un coin d'ombre, apparut un homme à tête de lion. Une crinière fauve tombait sur ses épaules nues et une grande barbe lui couvrait toute la poitrine. Il prit la bougie sur la table et Sybille put voir un visage haut en couleur, mais complètement privé d'expression. À sa stupeur, l'apparition disparut dans la haute cheminée sur le parterre de fleurs qui courait sous la fenêtre. Que ferait-elle ? Appellerait-elle le concierge ou irait-elle jusqu'au village pour trouver du secours ? En ce moment, elle entendit un bruit de pas montant la grande avenue.

– Qui est là ? demanda-t-elle d'une voix anxieuse.
N'approchez pas.

– Dieu merci, c'est elle, dit la voix de Dick Martin.

La jeune fille, à bout de forces, se laissa aller aux bras qui se tendaient pour la recevoir.

CHAPITRE XX

– Ne me parlez pas encore, disait le détective. Il faut d’abord vous restaurer. Vous devez être affamée ?

Le concierge, en toilette de nuit, répondit au violent coup de sonnette de Sneed. Il les introduisit dans le hall, éclairé à l’acétylène. Un quart d’heure après, sa femme leur servait du café chaud et des rôties. Après avoir bu deux tasses, Sybille se sentit ragaillardie.

Elle raconta aux deux détectives ses aventures, depuis son départ de la bibliothèque. Quand elle eut fini, Dick lui demanda de préciser dans quelle chambre elle avait vu l’homme-fauve. Laissant la jeune fille se reposer, il s’y rendit avec Sneed et le concierge.

Arrivés devant la cheminée monumentale, ils découvrirent dans le coin, derrière les chenets, une vieille canne en bois de coudrier.

– C’est à vous ? demanda Dick au concierge.

– Non, monsieur, et cela n’y était pas hier après-midi. J’ai aidé ma femme à nettoyer ici même. Je ne vois pas à qui cela peut appartenir. Il n’y a jamais que nous deux dans la maison.

– Je suppose que ce château est plein de passages secrets ? demanda Dick ironiquement.

Il avait tout le mépris d'un détective professionnel pour ces inventions de romancier.

Mais le concierge répondit affirmativement.

– Il y en a un qui conduit quelque part dans le parc, paraît-il. C'est l'ancien concierge qui m'a dit cela. Mais il ne l'avait jamais vu, ni moi non plus.

Dick fit le tour de la chambre, frappant les lambris du bout de la canne. Aucun ne sonnait creux. Quant à la cheminée, elle était bâtie en briques rouges et en pierres blanches. Elle était trop étroite pour celer un passage secret.

Tout à coup, Sneed, qui se trouvait près de la fenêtre, que l'aube commençait à blanchir, vit deux lumières qui approchaient. Une automobile remontait la longue avenue vers le château. Les policiers sortirent sous le porche au moment où la voiture, couverte de poussière, s'arrêtait devant la maison. Ce fut M. Havelock qui en descendit.

– Miss Lansdown est ici, n'est-ce pas ? Est-elle saine et sauve ? demanda-t-il aussitôt aux deux détectives surpris.

– Elle est ici. Comment le saviez-vous ? Pourquoi êtes-vous venu ? demanda Dick.

Pour toute réponse, Havelock prit une lettre dans son portefeuille et la tendit au détective. Elle était écrite sur le papier bleu à en-tête du Ritz-Carlton Hôtel de Londres.

Cher Havelock,

Je ne puis tout vous expliquer dans cette lettre. Mais je vous prie de vous rendre immédiatement à Selford Manoir. Ma cousine Sybille Lansdown se trouve quelque part dans les environs, en danger mortel, ainsi que tous ceux qui s'intéressent à elle, ainsi que vous-même. Pour l'amour de Dieu, amenez la

jeune fille au château et gardez-la près de vous, jusqu'à mon arrivée. Il m'est impossible d'être là avant demain matin, je vous en supplie, ne laissez pas Miss Lansdown ni ses amis quitter Selford Manoir avant que j'arrive.

Selford

– Cette lettre m'a été apportée vers une heure du matin, par quelqu'un qui a démoli ma sonnette et glissé le pli sous ma porte. Je croyais à une mystification, quand le téléphone sonna. La voix de Selford me demanda si le message m'était parvenu. Avant que j'aie pu placer un mot, il avait coupé. J'eus alors la bonne idée de téléphoner à M^{me} Lansdown. J'appris la disparition de Sybille et que M. Martin était sur ses traces. Elle est là, me dites-vous ?

– Elle se repose après une nuit terrible. Je crois qu'il vaut mieux ne pas la déranger.

– Mon avis, reprit Havelock, est que cette lettre de Selford doit être prise au sérieux. Tant de choses bizarres se sont produites dans cette famille, qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver. Il faut téléphoner tout de suite à M^{me} Lansdown pour la rassurer sur le sort de sa fille. Je crois que la meilleure chose à faire, est de la prier de venir nous rejoindre. Qu'en pensez-vous ?

– Ça me va, dit Sneed. J'ai absolument besoin de sommeil. Il doit y avoir moyen de loger un régiment ici ? Et puis un peu plus tard, j'irai arrêter ce bandit de Staletti qui habite tout près d'ici. Reste à voir si notre plan convient à ces dames Lansdown.

Sybille accepta sans hésiter. La lettre de Selford ne l'impressionnait pas, mais elle se sentait tout à fait incapable de retourner à Londres ce jour-même. Au téléphone M^{me} Lansdown, enfin délivrée des pires appréhensions, annon-

ça qu'elle sautait dans le premier train. Mais Havelock offrit de venir la chercher avec sa voiture, ce qui fut convenu.

Après quelques heures de repos, les détectives reprirent l'enquête, chacun d'un côté différent.

Dick se dirigea vers cette partie du parc où Tommy Cawler s'était trouvé aux prises avec l'homme-fauve. À sa grande surprise, l'herbe ne marquait que de légères traces du combat, et le corps de Cawler – car il ne doutait pas que Cawler fut tué – avait disparu. Fouiller les innombrables bosquets du parc, eût été une perte de temps. Dick rentra donc bredouille au château.

Sneed, s'étant procuré un mandat d'arrêt et une garde du corps suffisante, se rendit chez le docteur Staletti. Mais la cage était vide et l'oiseau devait s'être envolé depuis quelque temps déjà car les lits n'étaient pas défaits. Une minutieuse perquisition ne donna aucun résultat.

Ensuite Sneed se rendit à Weald House où un détective de Scotland Yard avait été chargé de l'enquête sur la mort de M et M^{me} Cody.

J'ai deux renseignements précieux à vous communiquer, dit le détective à Sneed : D'abord Cody avait un casier judiciaire. Il a été condamné il y a vingt ans, pour abus de confiance, sous le nom de Bertram. Il extorqua mille livres à une âme simple, pour lui apprendre l'art de l'hypnotisme. Staletti en était, mais il a pu se tirer d'affaire. Très rusé, ce Staletti, bien qu'il ait été attrapé lui-même quelques années plus tard, pour une histoire de vivisection. Et puis, Staletti et Cody étaient intimes. D'après ce que me disent les domestiques – qui avaient reçu l'ordre de ne rentrer que ce matin à dix heures, ce docteur venait ici au moins deux fois par semaine.

Tout le monde a l'air de se connaître dans cette histoire, répéta le gros Sneed à Dick Martin qu'il retrouva dans le grand

hall. Saviez-vous que Staletti et Cody étaient pour ainsi dire copains.

– Oui, je le savais ; et je donnerais beaucoup d’argent pour avoir la clé de Staletti. Il en a certainement une. Ça fait la cinquième. Lord Selford possède probablement la sixième. Je n’en suis pas tout à fait sûr. Et c’est X..., le mystérieux X..., qui a la septième. Qui est X... ? Voilà le problème à résoudre.

– Qu’est-ce que ce conte à dormir debout ? Vous donnez dans le roman-feuilleton, mon ami, grogna Sneed. Avez-vous seulement retrouvé Cawler ?

– Non, mais je ne crois pas qu’il ait quelque chose à voir avec le meurtre de Cody. En tout cas, il a été fort bon pour Sybille Lansdown.

– Ce qui excuse bien des choses à vos yeux, ricana Sneed.

– Et encore bien plus que vous ne le pensez, admit Dick, sans fausse honte. Voici Havelock et M^{me} Lansdown. M^{me} Lansdown, à peine descendue de voiture, se précipita dans la chambre où dormait sa fille.

– Avez-vous pensé à faire venir du renfort pour nous protéger cette nuit ? demanda Havelock.

– Une douzaine d’hommes bien trempés seront à ma disposition, promit Sneed.

– Il faut que je vous avertisse, messieurs, reprit Havelock, que Lord Selford n’est pas à Londres. Tout à l’heure, j’ai fait un détour pour passer par le Ritz-Carlton. Pierce n’y était pas. Chose curieuse, j’ai appris qu’il n’est jamais descendu dans cet hôtel, bien que je possède plusieurs lettres de lui sur le papier du Ritz.

– Je savais cela, interrompit Dick.

– Vraiment ? Il y a deux ans, il m’a demandé, par téléphone, de lui envoyer mille dollars à l’hôtel. Vu l’importance de la somme, je le suppliai de venir la prendre à mon bureau. Mais il me répondit qu’il n’avait pas le temps, qu’il partait dans une heure pour l’Écosse. Je dus envoyer un homme de confiance porter l’argent. C’est après cela, que l’idée d’une enquête m’est venue. Ces procédés commençaient de m’étonner.

À l’heure du thé, Sybille et sa mère rejoignirent les détectives sur la grande terrasse du château. Havelock se promenait dans le parc.

– J’ai bien dormi, dit la jeune fille à Dick Martin qui la questionnait avec sollicitude. Mais dites-moi, pourquoi restons-nous ici ?

– M. Havelock pense... commença Dick.

– M. Havelock a peur, interrompit-elle. Il croit que ces gens terribles qui nous menacent l’ont choisi pour première victime. Il a surtout peur de Staletti. Il croit que Lord Selford est entièrement sous l’influence de Staletti et qu’il y a tout à craindre de ce côté. Il m’a dit aussi que, si nous restons à Selford-Manoir, c’est parce que le château est une espèce de forteresse et que nous y serons plus en sûreté que nulle part ailleurs. Mais je ne vois pas ce que je viens faire là-dedans. Que peut me vouloir Lord Selford ?

– Vous êtes sa cousine et, éventuellement, vous seriez son héritière.

– Havelock suppose que Selford s’est marié. Et puis je suis une parente si éloignée !

– Vous êtes sa seule parente. C’est pour cela que vous avez été menacée. Le papier que Cody voulait vous faire signer, était sans doute un testament en sa faveur.

– Mais où est Lord Selford ? demanda la jeune fille.

– Je ne sais pas, répondit le détective. Je ne peux que supposer... et craindre. Peut-être est-il mort, je n'en suis pas sûr. Peut-être vaudrait-il mieux qu'il fût mort.

M. Havelock s'approchait d'eux. Dick lui demanda :

– Quand croyez-vous que Lord Selford arrive ?

– Demain matin, entre six et sept heures s'il vient. Pour l'instant, je n'ai pas beaucoup d'espoir, seulement une vague appréhension. Qu'apprendrons-nous demain matin ? Ah ! je voudrais bien être plus vieux de vingt-quatre heures ! Avez-vous des nouvelles de Staletti ?

– Un constable est venu dire qu'il avait été vu ce matin tôt, sur la route de Londres, dans une petite auto délabrée. La police de Londres est prévenue. Il aura de la peine à s'échapper.

Après le thé, Havelock retourna dans le parc avec les dames, pendant que les détectives – aidés du concierge – faisaient une rapide inspection des appartements. Le château n'avait qu'un seul étage. On y arrivait par un large escalier à rampe sculptée. Juste au haut de cet escalier, se trouvait l'appartement d'honneur qui avait été préparé pour les dames Lansdown. C'était une très grande chambre, meublée de façon austère et dans le plus pur style de l'époque Tudor. Un grand lit à colonnes, placé sous un dais, occupait le centre de la pièce. S'approchant des fenêtres, Dick Martin vit que derrière les petits carreaux sertis de plomb il y avait de fortes barres de fer.

– C'est l'ancien Lord Selford qui les a fait placer, expliqua le concierge. Il y a eu un cambriolage. Cette chambre est juste au-dessus de la grande entrée, et il est très facile de grimper jusqu'à ces fenêtres.

– Tant mieux, tant mieux, dit Sneed. Il nous suffira de placer un agent sur le palier pour être tout à fait rassurés sur le sort des dames.

Resté seul avec le concierge, Dick Martin, à la grande surprise du brave homme, le pria de lui faire voir les caves. Celles-ci étaient divisées en deux parties par un couloir étroit. Dick remarqua que, contrairement à l'usage de l'époque, la cave n'était pas voûtée. De grosses poutres apparentes formaient le plafond. La cave à vins était bien pourvue en bouteilles des meilleurs crus de France et de Porto. L'autre côté ne contenait que trois fûts de bière d'Allemagne, tout récemment arrivés, Dick avait l'odorat particulièrement développé. Il lui sembla, que ces tonneaux dégageaient une tout autre odeur que celle de la bière. Il trouva un prétexte pour écarter le concierge. Une fois seul, il parvint à ouvrir un des récipients. Y trempant la main, il fit glisser la mousse épaisse entre ses doigts. Heureux de sa découverte, il remonta dans le hall. Cette nuit-là le mystère de la longue disparition de Lord Selford serait enfin éclairci.

Après, le dîner, Dick entraîna Sybille dans la roseraie. Du haut de la terrasse, M^{me} Lansdown les vit se promener de long en large, causant avec animation. Enfin la jeune fille revint seule et dit quelques mots à sa mère. Toutes les deux elles rejoignirent le jeune homme, qui les attendait, plongé dans de profondes réflexions.

Bientôt après Sybille et sa mère se retirèrent pour la nuit. M^{me} Lansdown pria qu'on la réveillât à six heures, afin d'être prête à recevoir Lord Selford.

– J'ai bien envie d'aller jusqu'à la tombe, avant que la nuit soit tout à fait tombée, proposa Dick.

– Moi pas, il fait déjà sombre et je me sens nerveux, avoua Havelock.

– Nous pouvons toujours aller jusqu'à la vallée, dit Sneed. Il y a une douzaine d'agents postés dans tous les coins de la maison. Les dames sont donc en sûreté. Je voudrais vous demander quelques détails sur la topographie de ce coin du parc.

Arrivé à l'endroit où Tom Cawler avait disparu, Dick Martin, montrant les rochers blancs, demanda à Havelock ce qu'il y avait par là.

– C'est la carrière, répondit l'avocat. Elle n'est pas exploitée. J'ai dû interdire l'accès de la route qui passe au sommet de la falaise : elle devenait dangereuse.

Ils revinrent lentement par les pelouses. Tout en marchant, Sneed mit l'avocat au courant des vraies raisons qui avaient mené Liévin Pheeny à une fin si lamentable.

– Mais quelle horrible histoire ! fit l'avocat. Les journaux n'en ont rien dit. Évidemment, c'est la tombe des Selford qu'il a essayé d'ouvrir. Ce ne peut être que Staletti qui l'employait à cette besogne. Tout cela me paraît bien compliqué. Je ne vois toujours pas ce que Cody avait à faire avec Lord Selford et avec cet horrible Italien ?

– Grec, trancha Sneed. Il se fait passer pour Italien, mais il est Grec. La correspondance privée de M^{me} Cody nous a appris bien des choses sur les rapports entre tous ces personnages. Vous rappelez-vous avoir envoyé Lord Selford à l'école ?

– Oui, dans une école privée, chez un certain Bertram.

– Ce Bertram, par la suite, s'est fait appeler Cody. Et quand Lord Selford était tout petit, comment s'appelait sa nurse ?

– Crowther ou quelque chose comme cela, je ne sais plus très bien, dit l'avocat.

– Cawler, elle s'appelait Cawler et elle a été seule pendant des années à s'occuper de l'enfant. Cela ne vous paraît pas concluant que Cody ait épousé cette femme sans charmes et sans éducation ?

– Et saviez-vous, intervint Dick, que le docteur Staletti fut appelé deux fois au manoir pour soigner l'ancien Lord Selford dans ses crises d'alcoolisme ?

– Vous m'étonnez, s'écria l'avocat. Le médecin de Selford était Sir John Tinton. Et comment avez-vous appris cela ?

Sneed sortit de son portefeuille la lettre trouvée dans le cofret de M^{me} Cody et signée Bertram. Il la tendit à l'avocat.

– Mais en quoi cela peut-il toucher l'actuel Lord Selford ? demanda Havelock intrigué. La chose est inexplicable. Plus j'en apprends sur cette affaire, plus elle me paraît obscure.

– Lord Selford nous expliquera tout cela demain matin, répondit Martin. Je crois que le mieux serait d'aller nous coucher.

CHAPITRE XXI

Il était dix heures et demie quand Dick et l'avocat montèrent se coucher. Après avoir conduit M. Havelock jusqu'à sa chambre, Dick s'enferma dans la sienne et alluma une bougie. Il attendit dix minutes. Puis, sans faire aucun bruit, il sortit, referma la porte de l'extérieur et, saluant au passage l'agent de service dans le couloir, redescendit dans le hall, où Sneed l'attendait. Sans se parler, ils se rendirent dans le lieu où Sybille avait vu l'étrange apparition.

– Attendez dans le couloir, Sneed, et ne faites pas de bruit avant que je vous appelle. Nous devons peut-être attendre toute la nuit, mais il y a cinquante chances sur cent pour que l'homme à la barbe fauve revienne.

Dick commençait à craindre une veillée inutile, quand, un peu après une heure du matin, un rayon de lumière, [fut] tracé sur le parquet. Le rayon s'élargit et brusquement le foyer tourna sur un pivot. Une tête parut au-dessus du sol.

Le visage effrayant, les yeux fixes, la barbe hirsute, les bras énormes, posés sur le rebord du puits, tout cela était fantastique, irréel. Le monstre déposa une bougie allumée sur le parquet et se hissa, sans effort, hors du trou. Il portait une courte culotte pour tout vêtement. Immédiatement après lui un autre géant sortit de l'abîme. Il était plus grand encore que le premier. Son visage puéril n'avait aucune expression. À l'encontre de son compagnon il était imberbe et portait les cheveux courts.

L'homme à la bougie s'approcha du mur et, faisant jouer un ressort, ouvrit un des lambris comme une armoire. Il en sortit quelque chose qu'il montra à l'autre. Tous les deux se penchèrent sur un objet qui semblait fort les intéresser.

Dick entendit quelqu'un qui secouait la porte du dehors. Au même instant la bougie s'éteignit. Furieux, le jeune homme s'élança. Il trouva Sneed.

– Il y a quelqu'un là-dedans, dit Sneed.

– Je sais bien ; pourquoi n'avoir pas attendu un moment ?
répliqua Dick avec humeur.

Il poussa l'huis. Il n'y avait plus personne dans la chambre, mais le panneau était resté ouvert. Dick s'attendait à y trouver un coffre-fort. Ce n'était qu'un placard. Ce fut avec stupeur qu'il en jeta le contenu sur le sol : un vieux cheval de bois, auquel manquait une patte, une balle de caoutchouc aux couleurs vives, quelques autres babioles et les débris d'un chemin de fer mécanique privé de ses ressorts.

Avec l'aide de Sneed, il tenta de faire bouger le foyer, mais en vain.

Alors, en toute hâte, Dick sortit de la maison et s'élança dans le parc. Mais bientôt il ralentit sa course. Il s'avavançait avec précaution, évitant tout bruit, passant d'un arbre à l'autre. Il arriva enfin sous un orme géant. Depuis quelques instants, un murmure inattendu frappait ses oreilles. On eût dit un son de voix enfantines chantant une ronde. La grille de la tombe était ouverte, mais Martin ne s'en aperçut pas tout d'abord. Son attention était concentrée sur le groupe de trois hommes qu'il venait d'apercevoir au milieu de la clairière. La main dans la main, ils tournaient en rond et chantaient :

*Dansons la capucine,
Il n'y a pas de pain chez nous.*

Il y en a chez la voisine...

Il reconnut les deux géants, mais il se demanda qui pouvait être le troisième personnage. Mais celui-ci, se tournant du côté de Dick, montra la figure hagarde de Tom Cawler !

Tout à coup, la ronde cessa et les danseurs s'assirent sur l'herbe, se passant un objet de main en main. Dick reconnut la locomotive du chemin de fer mécanique. Les deux hommes fauves poussaient de petits cris joyeux et enfantins en la maniant. Mais Tom Cawler, les yeux large ouverts et fixes dans un visage immobile, était bien le plus terrible des trois.

Dick sursauta. Un léger sifflement se fit entendre dans le bois. Son effet fut surprenant. Les deux géants sautèrent sur pied et Tom Cawler disparut avec une rapidité étonnante. Il y eut un second coup de sifflet et, malgré la distance qui les séparait de lui, Dick put voir que les géants tremblaient.

Staletti sortit du bois, tenant d'une main un long fouet et de l'autre un pistolet automatique.

– Ah ! comme on se retrouve, mes enfants ! Extraordinaire et bizarre. Venez, Beppo ; venez... vous !

Il rentra dans le bois, faisant claquer son fouet, suivi des deux êtres craintifs.

Mais qu'était devenu Tom Cawler ? Dick l'aperçut enfin qui suivait Staletti et ses esclaves en se cachant derrière les buissons. L'instant d'après, le détective à son tour se lançait sur la piste.

Ils ne prirent pas le chemin de la vallée, mais un petit sentier qui remontait la colline. Dick, qui n'était jamais allé plus loin que les tombes, se demandait où on le conduisait.

Soudain, au bruit d'un moteur en marche, il se rua en avant. Il y avait donc une route qui passait par là et dont Dick

ignorait l'existence ? Il arriva trop tard, mais, plus rapide que lui, Tom Cawler sortit des buissons et s'agrippa à l'arrière de la voiture sans que Staletti s'en aperçût.

Dick se mit à courir derrière les fuyants. Il reconnut la route. C'était celle qui escaladait la carrière. Elle était en très mauvais état et la petite auto, lourdement chargée, n'avancait que péniblement. Dick gagnait du terrain. Il vit Tommy Cawler se hisser par-dessus la capote. Ce qui suivit ne lui fut jamais bien clair. Staletti poussa un cri terrible et la voiture, dérapant brusquement sur la gauche, traversa quelques hautes herbes et disparut par-dessus le bord du précipice. Il y eut une seconde de mortel silence, puis le fracas de la machine s'abîmant dans l'eau calme de l'étang.

Dick chercha un endroit propice à la descente. Au risque de se rompre le cou, il se laissa glisser jusqu'au bas de la carrière. Comme il arrivait sur le bord de l'étang, un homme en sortait, pleurant de rage et de douleur. Dick le saisit par l'épaule et l'appela par son nom :

– Cawler !

– Mon Dieu, mon Dieu, il est mort ! sanglota le chauffeur. Tous les deux. Et ce cochon. J'aurais dû le tuer d'abord. Ils sont là, au milieu du lac. L'auto s'est retournée sur eux et je ne peux pas les dégager. Aidez-moi, monsieur Martin. Sauvez-le, sauvez-le !

Sans un mot, Dick enleva son paletot et entra dans l'étang peu profond, suivi de Cawler à moitié fou.

Il comprit tout de suite que ses efforts seraient vains. La voiture était coincée sous un rocher surplombant l'eau.

– Si seulement je l’avais tué plus tôt, quand j’ai découvert ce qu’il a fait, ce que j’ai appris en écoutant à la fenêtre pendant que Cody était là...

Cawler parlait très vite et d’une façon incohérente.

– Mais je l’ai tué maintenant. Vous pouvez m’arrêter si vous voulez, monsieur Martin. Je viens de lui défoncer le crâne avec ma clé anglaise.

– Qui a tué Cody ? demanda le détective.

– Mon frère l’a tué, et, par Dieu, j’en suis content. Il l’a tué parce que Staletti le lui avait ordonné.

– Votre frère ! s’exclama Dick.

– Oui, mon frère, le grand bougre, sanglota Cawler. Staletti l’a pris comme sujet d’expérience avant d’avoir l’autre garçon.

Dick eut beaucoup de peine à ramener le chauffeur, à moitié fou de chagrin et de remords, sur la berge de l’étang. Il le coucha sur l’herbe et reprit le chemin de Selford Manoir pour chercher du secours. Comme il remontait la colline, l’appel d’un sifflet de police déchira le silence et presque immédiatement après une lueur rouge éclaira les arbres. Dès qu’il fut au sommet de la côte, Dick Martin vit les flammes s’élancer vers le ciel. Selford Manoir n’était plus qu’un énorme brasier. Les flammes sortaient des deux ailes comme du centre. Sur la pelouse, on y voyait aussi clair qu’en plein jour.

M. Havelock, un pardessus jeté sur son pyjama, se démenait avec frénésie.

– Sauvez les femmes ! hurlai-t-il. Ne pouvez-vous démolir ces barreaux pour les faire sortir ?

Captain Sneed semblait trop calme. Il fumait sa grosse pipe avec une indifférence impressionnante.

– Les femmes, je vous dis ! hurlait Havelock hors de lui, tendant les bras vers les fenêtres à barreaux, d'où les flammes jaillissaient en sifflant.

Dick lui frappa sur l'épaule :

– Il ne faut pas vous en faire, monsieur Havelock, dit-il calmement. Ni M^{me} Lansdown ni sa fille ne sont dans la maison. Je les ai renvoyées à Londres beaucoup plus tôt dans la soirée, au juste, pendant que nous nous promenions dans la vallée.

La figure de l'avocat exprima une stupeur mêlée d'effroi. Quant au capitaine Sneed, il vida posément les cendres de sa pipe. Il prit ce que Dick appelait son air officiel :

– Vous êtes bien Arthur Elwood Havelock, et moi je suis l'inspecteur-chef John Sneed de Scotland Yard. Je vous mets en état d'arrestation sous l'inculpation de meurtre et de tentative de meurtre. Je vous préviens que tout ce que vous direz désormais sera noté et pourra servir de preuve contre vous.

Havelock ouvrit la bouche pour parler, mais seul un cri rauque s'en échappa. Puis, comme un autre détective lui saisissait le bras, il tomba évanoui sur le sol.

On le transporta dans la maisonnette du jardinier. Dick le fouilla. Comme il s'y attendait, Dick trouva, attachées au cou du prisonnier par une mince chaînette, deux clés d'un modèle qui lui était devenu familier. Il fit couler du cognac dans la bouche de Havelock. Sous l'effet du stimulant, l'avocat revint à lui.

– Que signifie cette monstrueuse accusation ? s'écria-t-il aussitôt. Je ne sais vraiment pas comment vous osez...

– Ménagez votre éloquence, maître Havelock, trancha Dick. Vous comprendrez bientôt, quand je vous aurai dit que, depuis mon voyage au Cap, je sais que vous aviez arrangé cette poursuite pour détourner les soupçons. Probablement que l'une ou l'autre personne se sera inquiétée des absences prolongées

de lord Selford. Vous avez cru que ce serait une excellente preuve de votre bonne foi si vous envoyiez un vrai détective à sa recherche. Arrivé à cette décision, vous vous êtes arrangé avec Cody pour envoyer son chauffeur servir de lièvre à mes chiens. Je sais que c'est Cawler qui fut le messenger, parce qu'il s'est inconsiderément montré sur le balcon de son hôtel au Cap. Il s'est laissé photographier par un journaliste. Je l'ai reconnu. Et c'est depuis que je m'occupais d'éclaircir le mystère lord Selford.

– J'admets, dit l'avocat d'une voix étranglée, que j'ai agi d'une façon légère pour ce qui regarde Selford. Il était plutôt faible d'esprit. Je l'ai remis aux soins d'un docteur...

– Vous l'avez donné à Staletti pour ses damnables expériences ! cria Dick durement. Et, pour vous assurer que la méthode de Staletti donnerait de bons résultats, vous lui aviez d'abord confié un autre enfant, le neveu de M^{me} Cody, et frère de Tom Cawler. Je viens de quitter Cawler... Il a reconnu son frère la nuit où il s'est battu avec lui pour défendre Sybille Lansdown. En l'appelant par le surnom qu'il lui donnait étant enfant, Cawler parvint à réveiller dans cette pauvre âme quelques souvenirs du passé... Pour ce crime seul, Havelock, vous irez à la potence. Pas pour le meurtre de Cody, que vous avez organisé, pas pour l'incendie de Selford Manoir, car c'est vous qui aviez envoyé ces deux tonneaux de naphthaline que j'ai trouvés – mais pour avoir tué deux âmes humaines !

Havelock, pâle comme un linge, s'écria :

– Vous aurez à prouver...

Puis, machinalement, il porta la main à son cou. Quand il s'aperçut que la chaîne avait disparu, il fit un effort pour parler, mais retomba évanoui une fois de plus.

CHAPITRE XXII

– Sept clés, disait Dick en se dirigeant avec Sneed vers la tombe des Selford. Cody en avait une ; Silva, le jardinier, en avait une ; M^{me} Cody en avait une autre ; Havelock, comme chef conspirateur, en avait deux. Et maintenant, il faut que nous attendions que les corps soient repêchés pour avoir celle de Staletti. Quant à la septième, si je ne me trompe, on la trouvera pendue au cou du frère de Cawler.

Ils durent attendre une heure, assis dans le bois, avant qu'un jardinier vînt leur apporter deux clés encore mouillées.

– Voilà la série complète ! s'écria Dick. Et maintenant, qu'allons-nous découvrir ?

Ensemble, ils pénétrèrent dans la tombe. La porte d'une des cellules latérales était ouverte. Dick tourna sa lampe dans cette direction et éclaira un étroit couloir qui semblait mener au centre de la terre.

– Voici le commencement du passage souterrain qui passe sous la colline et finit sous le foyer de ce qui était, au temps du pauvre petit Selford, la salle de jeu du manoir. C'était probablement la seule partie de la maison dont le pauvre garçon se souvenait. Les trois hommes se sont cachés ici après le départ précipité de Staletti, abandonnant ses victimes.

– Mais qu'est-ce que Selford venait faire dans cette pièce du château ? demanda Sneed surpris.

– La pauvre créature voulait ses jouets, c’est tout. Ces deux malheureux avaient gardé leur mentalité d’enfants. Ils n’avaient que des amusements puérils et c’est par des craintes enfantines que Staletti les tenait.

Ensuite, les sept serrures absorbèrent toute leur attention. Enfin, il y eut un déclic et la lourde porte tourna sur ses gonds.

Dick entra le premier et se dirigea vers l’auge de pierre. Elle contenait un petit coffret en acier. À part cela, la tombe était complètement vide.

Les deux hommes revinrent à la lumière du jour.

Dépassant les ruines encore fumantes de Selford Manoir, ils pénétrèrent dans la maison du jardinier. Havelock venait d’être conduit à Horsham pour y être incarcéré.

Le coffret d’acier leur donna beaucoup de mal à ouvrir. Finalement, le couvercle sauta. Il contenait un cahier de papier écolier dont toutes les pages étaient couvertes d’une écriture serrée.

– C’est de la main de Cody. Apparemment, c’était lui le scribe, dit Sneed en examinant le cahier. Lisez-le, Martin.

Dick s’installa confortablement et commença la curieuse histoire de la porte aux sept serrures.

* * *

« Ce document est écrit par Henry Colston Bertram, communément appelé Bertram Cody, à la connaissance et avec l’approbation des personnes soussignées. Il fut décidé la nuit du 4 mars de l’année 1901, qu’un tel document serait établi afin que, au cas où nous serions découverts, aucun des signataires ne puisse produire de preuves contre les autres.

« Grégoire, vicomte Selford, expira le 14 novembre de l'année précédant cette narration. C'était un homme d'une volonté extraordinaire. Il était de son intention, confia-t-il à son avocat, M^e Arthur Havelock, de convertir toute sa fortune en or liquide. Cet or devait être déposé dans la tombe occupée par le fondateur de la famille Selford et dans laquelle lui-même désirait être enterré. Afin que son fils n'entrât en possession de cette fortune qu'à l'âge de vingt-cinq ans, le lord fit construire une porte en acier, munie de sept serrures, réplique exacte de l'ancienne porte de chêne, avec le projet d'en confier une clé à chacun de ses sept exécuteurs testamentaires. Ce dessein était impossible à réaliser, à cause des lois sur les successions. Mais nonobstant que Havelock lui en fit la remarque, le vicomte persista dans son idée. Il en fit part également au docteur Antonio Staletti, qu'il aimait beaucoup et qui était un visiteur assidu de Selford Manoir.

« Trois semaines avant la mort de lord Selford, alors qu'il souffrait d'une attaque de delirium tremens, et dans un état de nervosité extrême, M. Havelock vint le trouver et lui avoua qu'il était sur le point de faire faillite. Havelock avait employé l'argent de ses clients, y compris celui de lord Selford. Il pria Sa Seigneurie de le sauver de la justice. La somme nécessaire n'était pas bien importante pour un homme aussi riche que lord Selford – 27.000 francs environ – mais celui-ci n'était pas homme à pardonner un tel abus de confiance.

« Il se mit en rage, menaça Havelock de le faire poursuivre, et enfin entra dans une telle fureur qu'il eut une attaque. Le docteur Staletti fut immédiatement appelé. Avec l'aide d'Élisabeth Cawler, nurse du jeune fils du lord, Selford fut bientôt suffisamment remis pour répéter, en présence de la nurse et du docteur, ses accusations contre Havelock. La situation était encore aggravée par la présence de Silva, un jardinier portugais, que le docteur avait pris avec lui pour l'aider à retenir le malade en cas de violence.

« Immédiatement après, Selford eut une rechute dont il ne guérit pas. Il mourut le 14 novembre. Étaient présents à sa mort : le docteur Staletti, M^{me} Cawler et Havelock.

« Lord Selford n'eut pas le temps de changer son testament, par lequel Havelock était seul exécuteur testamentaire. Ce fut le docteur Staletti (il l'atteste par sa signature) qui suggéra de ne rien dire des circonstances de la mort de lord Selford ni des dispositions dans lesquelles il se trouvait envers son avocat. M. Havelock accepta (comme il l'atteste par sa signature) et un plan fut conçu pour laisser à l'avocat l'administration du domaine, le gros des revenus devant être partagé entre les quatre personnes ayant assisté à l'accusation de mylord. Le jardinier Silva fut alors invité à se joindre au complot. Comme Silva était fort pauvre et qu'il détestait lord Selford, qui l'avait battu un jour, ils furent bientôt tous d'accord.

« Les quatre complices avaient l'intention de s'enrichir pendant la minorité de lord Selford. Ensuite, de laisser Havelock se débrouiller quand il lui faudrait remettre ses comptes. Mais le jeune Selford, malheureusement, donna bientôt des signes de faiblesse mentale. On s'en apercevrait peut-être et la commission d'hygiène pouvait se mêler de l'affaire. C'est alors qu'ils décidèrent de trouver une école privée où le jeune garçon serait à l'abri des questions et des enquêtes indiscretes.

« Leur choix tomba sur l'auteur, qui venait d'avoir des démêlés avec la justice. M. Havelock vint me voir quelques jours après ma sortie de prison. Il me dit être le tuteur d'un jeune garçon faible d'esprit qu'il était nécessaire de placer dans une école où il n'y aurait pas d'autres élèves. Il m'offrit une fort jolie somme et j'acceptai volontiers la situation et ce qu'elle entraînait de responsabilités.

« L'enfant me fut confié en janvier 1902 et je vis tout de suite que tout effort pour l'instruire serait perdu. J'eus de nombreuses consultations avec M. Havelock et le docteur Staletti. Ce fut alors que celui-ci nous expliqua sa doctrine. Si on lui confiait

un enfant d'un âge tendre, il se faisait fort de détruire son identité, non par un acte de cruauté, mais par suggestion ou hypnotisme. Sa théorie était que, si les forces vitales étaient atrophiées d'un côté, elles se développeraient anormalement d'un autre. Son ambition était de créer ce qu'il appelait l'homme parfait, fort et obéissant, n'ayant pas de volonté propre mais soumis à la volonté d'un autre. Il nous promettait de détruire la personnalité du jeune lord Selford afin qu'en toute apparence il cessât d'exister comme être humain. Et cela sans mettre en danger la vie et la sécurité des associés, ce qui eût été le cas si on s'était débarrassé de l'enfant par un assassinat.

« Je confesse que j'étais favorable à ce plan. M. Havelock s'y opposa longtemps, ne croyant pas au succès de l'expérience. Le docteur Staletti offrit d'en faire la preuve si on lui fournissait un sujet convenable. C'est alors que M^{me} Cawler annonça qu'elle mettait un de ses neveux à la disposition du docteur. M^{me} Cawler n'avait pas d'enfants, mais son frère, en mourant, lui avait confié ses deux jeunes fils en lui laissant une somme suffisante pour les élever. L'enfant fut conduit à Gallows Hill Cottage. Trois mois après, Havelock vint me dire que l'expérience avait réussi et que lord Selford allait me quitter.

« Jusque-là, j'avais eu ma part des revenus du domaine. Je craignais voir revenir les jours maigres quand l'enfant ne serait plus sous ma garde. Je demandai donc qu'un acte fût rédigé et signé de tous, où nous reconnaîtrions avoir chacun la même responsabilité dans ce qui s'ensuivrait, il y eut de longues discussions à ce sujet. Staletti était indifférent, Havelock ennuyé. M^{me} Cawler suggéra le plan qui fut adopté.

« À la mort de lord Selford, la porte d'acier commandée par lui n'avait pas encore été mise en place. Il fut donc enterré dans une autre cellule, celle qui porte le n° 6. Havelock fit placer la porte et nous décidâmes de déposer notre document dans la vieille auge de pierre.

« Nous eûmes beaucoup de mal à convaincre Silva, qui n'avait qu'une légère connaissance de la langue anglaise, mais beaucoup de roublardise, que nous ne cherchions pas à l'accabler afin de nous disculper. Heureusement, je connaissais assez de portugais pour rédiger en cette langue un second document pareil à celui-ci et que nous avons tous signé.

« Au moment où j'écris, lord Selford est « à l'entraînement » à Gallows Hill. D'après ce que j'ai pu voir moi-même dans les deux cas, le sien et celui du jeune Cawler, l'expérience a pleinement réussi. Déjà ces deux garçons vont et viennent sur l'ordre du docteur, ne se plaignent pas et supportent les rigueurs de l'hiver sans paraître souffrir de leur costume plus que léger.

« J'ai épousé depuis peu M^{me} Cawler, à l'instigation de Havelock et de Staletti, qui voyaient là un heureux arrangement.

« Il est fort peu probable que nous soyons jamais découverts. Les Selford n'ont pas de parents, si ce n'est un cousin éloigné, récemment marié et père d'une petite fille. Il est riche lui-même et ne s'occupera sans doute jamais de son cousin. Plus tard, M. Havelock a l'intention de faire croire à de très longs déplacements de lord Selford.

« Nous soussignés, attestons ici la parfaite véracité de ce document. »

Suivaient les signatures. Sur la page suivante commençait la traduction en portugais.

CHAPITRE XXIII

– Havelock écrivait lui-même toutes les lettres qu’il me montrait, expliquait Dick alors que Sneed et lui revenaient à Londres. Je m’en suis aperçu le jour où il m’en a montré une qui venait du Caire. Elle était écrite en encre verte et il avait deux petites taches sur les doigts. Mais je savais déjà qu’il était gravement compromis dans l’affaire.

– Est-ce que le frère de Sybille Lansdown est très riche ? demanda Sneed innocemment.

– Il l’était quand le document fut écrit, mais il est mort pauvre, répondit le jeune homme.

– Elle sera toujours assez riche maintenant, conclut Sneed.

Dick Martin pensa vaguement que ce brusque changement dans la fortune de Sybille pouvait avoir de fâcheuses conséquences pour lui. Il était assez riche lui-même pour n’être jamais appelé « coureur de dot » ; mais une jeune fille possédant l’immense fortune des Selfords pouvait avoir des ambitions plus élevées que...

– En tout cas, je ne lui ai jamais parlé de rien, rêva Dick tout haut.

Mais l’inspecteur Sneed dormait paisiblement dans un coin de la voiture et ne répondit pas.

Arrivé chez lui, Dick marcha droit vers l'armoire de sa chambre et, l'ouvrant, il cria :

– Il est pris, Liévin !

Car, chose étrange, c'était ce crime-là qu'il reprochait le plus à Staletti.

Il s'habilla avec le plus grand soin, rejetant plusieurs cravates avant de fixer son choix. Il prit un taxi et se fit conduire à Coram Street. Ce fut Sybille qui lui ouvrit la porte.

– Grâce au ciel, vous voilà sain et sauf, dit-elle à voix basse. Je sais que des choses terribles se sont passées. J'ai vu les journaux, M. Havelock est arrêté, c'est effrayant.

Elle le fit entrer au salon :

– Mère n'est pas là. Elle pensait, elle croyait que vous ?...

Elle ne finit pas la phrase et rougit.

– Que je voulais vous voir seule ? Elle avait raison, Sybille. Savez-vous bien que vous êtes fort riche maintenant ? Lord Seldford est mort et vous êtes sa seule héritière. Je suppose que cela change beaucoup la façon dont vous pensez à moi ?

– Et voulez-vous me dire comment je pense à vous ? demanda la jeune fille moqueuse.

– Je n'en sais rien, avoua Dick. Mais si vous le permettez, je peux vous dire tout ce que je pense de vous.

– Je crois que cela m'intéresserait énormément, répondit Sybille en venant s'asseoir à côté de lui sur le fauteuil. Un cœur de jeune fille n'est peut-être pas plus fermé qu'une porte à sept serrures.

FIN

Ce livre numérique :

a été édité par :

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en janvier 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : *La porte aux sept serrures par Edgar Wallace adaptation de Lizzie Laroy*, Paris, éd. Cosmopolites, 1930. La maquette de première page été élaborée par Laura Barr-Wells en décembre 2012 sur la base d'une photo de Wikimedia, *Old door lock, Dalmore House, Stair, East Ayrshire, Scotland*, prise par Roger Griffith le 21 février 2010.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : **www.noslivres.net**.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>,
<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,
<http://fr.wikisource.org> et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.